

Le journal écologique

Courpalier

n°5

2F

HUMPF
HOMPF

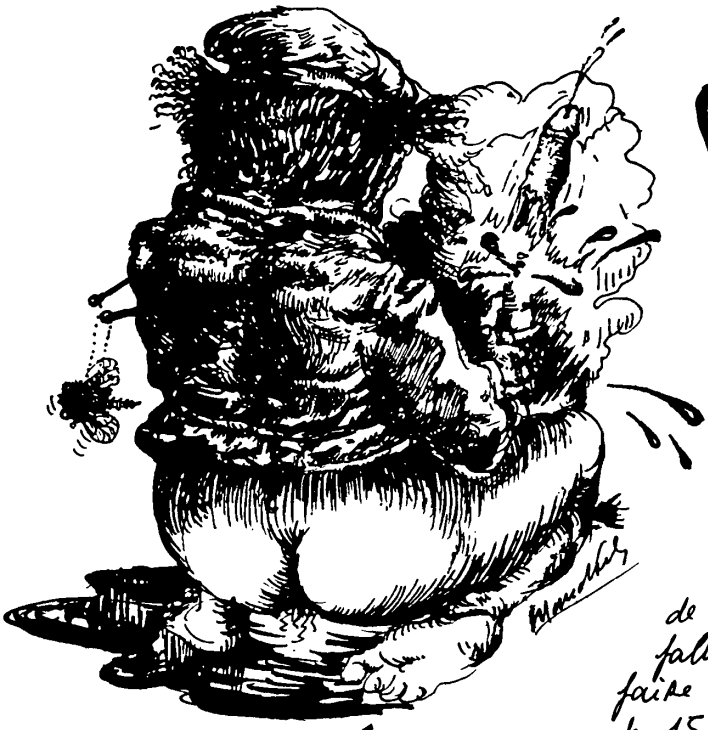


LESLVIN

EDITO

AZEEZ LONG

POUR UNE FOIS



- Cette salope de Leypaud est venu me trouver avec ses airs de faux mystique, une liasse de papier en vrac sous le bras, en m'annonçant qu'il fallait faire le journal avec, et que, lui, monsieur, partait faire de la dynamique de groupe pendant 1 mois avec des minettes de 15 ans, et demerde toi. En partant il m'a laissé son double décimètre en plastique, Rouge comme un vieil os.

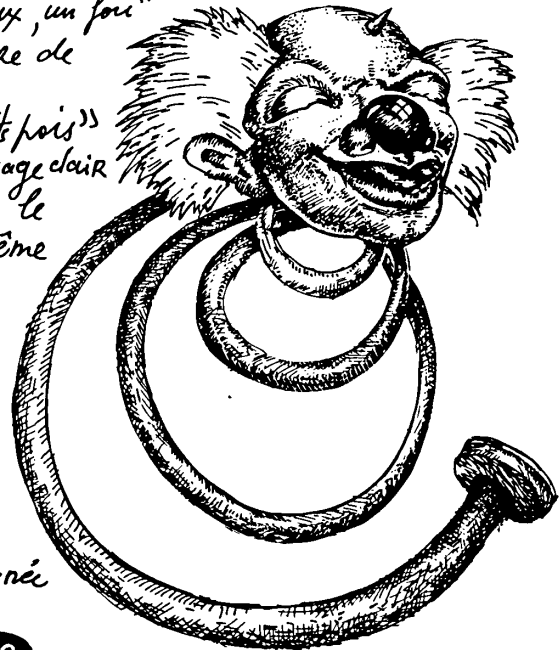
- 3h du matin. on parle à n'importe qui de n'importe quoi; la délicieuse envie de s'assoupir au volant; tout le monde se connaît, sère comme un fou, c'est plein de cauchemars qui vont faire péter la planète, de solutions éclairés qu'on a pas le temps de comprendre, on en finit plus de récapituler les desirs, les terueus, la nostalgie de tous ces millions de refus ordinaires qui veulent changer de peau.

- Pourquoi pas leur laisser une place à tous ces refus, c'est peut-être ça qui'on cherche à faire avec les interviews - Partout ou il y a des mes pièges qui se brûlent les doigts à force d'astiquer les manettes, leviers, boutons, rouages de la belle machine qu'on a en tellement de mal à figoler, tellement qu'on voudrait la faire croire éternelle, inexpugnable; partout ou il y a des gens qui sacrifient leur existence pour des micelles de pouvoir ou de consommation et qui se savent coincés, mais qui n'en continuent pas moins, chacun dans sa niche, parceque, mon dieu, la vie est chère et qui après tout on en a qu'une; Partout ou fuse les contradictions, le malaise; tous ces machins "horreux" qui rémpent dans la tête et qui défont la société, en douce l'air de rien; on veut savoir comment ses refus "ordinaires" se divisent ou s'emboîtent.

Pas le bol de parler des masses et d'avoir tout dit. de tout façon on en a assez pas la tête me.

- Un paysan, un ouvrier, un cadre, un jeune, un vieux, un "fou" une ménagère, tiens pourquoi pas aller jusqu'à la mère de FRANCE-DIMANCHE. Celle qui dit

« je voudrais une boîte de petits pois »
 et nous, se demander: qu'est ce que ça signifie en langage clair hein...? Parceque merde, et ne dites pas le contraire c'est le genre de phrase qui lui sert pour une vie entière, même quand elle a baisé pour la première fois, même quand le petit a eu, un accident grave ou quand elle a du foutre le pépi à l'hospice parcequ'il n'y avait pas moyen de faire autrement... nous on veut savoir, savoir ce que ça veut dire quand la caissière lui à dit « ça fait 3,90F », peut-être que ça veut dire NON, un NON fou furieux qu'on bâillonne avec du France-Dimanche, la télé, la bagnole, le club Méditerranée ou Marcellin.



SUITE et FIN en dernière Page



FIN DE LA LUTTE DE CLASSE, EN QUELQUES PÉRIPÉTIES ET UNE TENTATIVE DE MEURTRE



FOS (22 JUIN) : UN CAMION BLESSE UN OUVRIER EN FORÇANT LE PIQUET DE GREVE.

M. Gilbert Picca, chauffeur à la S.G.E., délégué (C.G.T.) du Comité d'Entreprise, a été blessé le jeudi matin 22 juin devant l'entrée principale de la SOLMER, alors qu'il participait à un piquet de grève. En effet, depuis mardi 20 juin, des débrayages avaient commencé pour des revendications que le patron avait rejetées en bloc.

Ces revendications étaient les suivantes :

- 20 % d'augmentation
- Augmentation de la prime de site de 1 F et extension de cette prime à tous les ouvriers du chantier.
- Création de comités d'hygiène et de sécurité.
- Augmentation de 15 % du déplacement.
- 12 F de panier pour tout le monde.
- Goudronnage des pistes et démouillage, etc.
- Les revendications générales : 1.000 F de salaire minimum pour 40 heures et la retraite à 60 ans.

Voici le témoignage de M. Picca.

TEMOIGNAGE DE M. GILBERT PICCA.

« Le patron, M. Materon, proposait aux délégués de donner 8 % à condition que les délégués signent qu'ils ne demanderaient rien pendant deux ans.

Le mercredi matin, à 7 h 1/4, j'avais arrêté le car d'ouvriers de la G.T.M. pour pouvoir discuter avec eux comme j'avais fait avec ceux de la S.G.E. M. Nicole, patron de la G.T.M., m'a sauté dessus, très agressif, me déchirant ma chemise, et a voulu m'enlever de force de devant le car, en disant que je n'avais pas le droit de faire cela et de discuter avec SES ouvriers. Il m'a même menacé, si je ne m'enlevais pas de faire avancer le car. Je me suis assis devant le car et j'ai dit : « D'accord, si vous voulez faire avancer le car, faites-le et il me passera dessus ». M. Nicole a essayé de me soulever pour me cogner et m'a menacé. A ce moment, mon patron, M. Materon, a pris Nicole et lui a dit : « Non, maintenant tu vas trop loin » et l'a écarté. Je suis alors monté dans le car, j'ai discuté avec les ouvriers de la G.T.M. Je n'ai rien obtenu : voyant l'attitude de leur patron les ouvriers ont eu peur sur le moment et sont rentrés travailler.

Mais dans l'après-midi du mercredi, vu l'attitude du patron de la G.T.M., M. Nicole, tous les ouvriers de la S.G.E. se sont échauffés et ont débrayé. Ils ont commencé à faire le tour du chantier et à arrêter tous les ouvriers qui travaillaient. Dans la cour de l'atelier de la G.T.M., quand les ouvriers ont voulu entrer dans l'atelier pour arrêter les gars, un bulldozer a foncé sur les ouvriers, deux d'entre eux ont été légèrement accrochés. Tous les ouvriers se sont énervés et ont tiré des pierres sur le bull. Le gars est descendu du bull pour se protéger dans l'atelier, et tous les ouvriers sont rentrés avec les délégués et lui ont donné une bonne rouste. Les délégués de la G.T.M. l'ont enfermé dans le bureau.

On a fini le tour du chantier, puis on a fait une A.G. à 6 heures du soir : On a décidé de bloquer les entrées du chantier, les ouvriers voulant faire un piquet de grève pour le lendemain 22 juin, la grève étant renouvelable toutes les 24 heures.

Nous arrivons au fait : jeudi matin à 6 h 30, je me suis présenté avec des ouvriers et des délégués devant la cantine du chantier et chaque délégué a pris 6 ouvriers avec lui pour bloquer les portes. C'est là que j'ai pris la décision de faire des barrages sur les routes, sauf à l'entrée de SOLMER, où les ouvriers et moi faisons un piquet. Vers 7 h 20 du matin, des cars remplis d'ouvriers et des voitures ont commencé à arriver. On leur a demandé de descendre en leur donnant des tracts expliquant le motif de la grève. Tous les ouvriers ont accepté et se sont mis avec nous pour empêcher les gars d'entrer dans le chantier.

A ce moment-là un huissier est arrivé avec un responsable de la SOLMER. Il m'a demandé de dégager les routes. J'ai refusé. Le responsable de la SOLMER s'est retourné vers l'huissier et lui a demandé de constater que M. Picca Gilbert, moi-même, je refusais de dégager les routes. Après le directeur, M. Bailly, est arrivé. Quand il a vu qu'on empêchait les gars de rentrer, il a mis sa voiture sur le côté et il est venu discuter avec eux. Le bras droit du patron, M. Menet, était là aussi présent avec des gardes de la SOLMER, et il m'a menacé, disant que les gars rentreraient de force. Je lui ai répondu que non. Il m'a répondu qu'il avait des moyens assez forts pour faire rentrer les gars. C'est là que je lui ai dit : « Il faudra qu'on me passe dessus pour que des gars rentrent ». Il m'a répondu qu'il s'en foutait, que s'il le fallait il les ferait passer sur moi. J'ai arrêté de discuter avec lui, disant que « les moutons du patron je ne les aime pas ». Je suis retourné avec les ouvriers pour faire le piquet de grève, où un autre délégué C.G.T. de la S.G.E. est venu se mettre avec moi et m'a dit : « Ne te fais pas de mauvais sang, tous les ouvriers sont avec nous ».

C'est à ce moment-là qu'un fourgon d'une entreprise travaillant sur la SOLMER est arrivé, je lui ai fait signe de s'arrêter, il a ralenti, je me suis approché pour lui donner le tract et discuter avec lui. J'ai alors vu qu'il regardait derrière moi, vers les gardes et M. Menet (le bras droit du patron) puis il a foncé sur moi.

Il m'a accroché et traîné sur 50 mètres et m'a coincé contre le portail. Ma tête a frappé contre les barres du portail, et j'ai eu la jambe gauche tordue. Un garde aurait été touché légèrement au pied. Mais on ne sait pas ce qu'il est devenu. Les gardes ont fait rentrer le chauffeur dans le chantier. Le chauffeur, ainsi que le camion, sont introuvables, parce que les gardes de la SOLMER l'ont fait rentrer dedans. Ils ont fermé le portail pour que les ouvriers ne courent pas derrière le camion. Ils ont fait venir une ambulance de la SOLMER et m'ont emmené à la clinique d'Istres.

A la clinique, ils m'ont passé des radios. Je serais resté de mon arrivée jusqu'à 1 h de l'après-midi dans le coma à la suite du choc à la tête. Vers 3 heures de l'après-midi, j'ai demandé à être transféré à la clinique de Salon.

Vers les 6 heures, l'ambulance est venue et j'ai été transféré. En effet, habitant Salon, il est plus facile pour ma femme, enceinte, seule pour garder ma fille de 1 an, de venir me voir. Avant de partir d'Istres, la clinique m'a refusé un certificat d'hospitalisation pour Salon. A la clinique de Salon, jeudi soir, on m'a donc refusé. Je suis rentré à la maison et j'ai fait téléphoner à mon médecin traitant. Son remplaçant est venu le vendredi matin. Quand il a vu l'état de ma jambe, il m'a dit qu'il n'était pas possible qu'à Istres ils m'aient dit que je n'avais rien. Il m'a fait un certificat pour la clinique de Salon et un bon de transport.

Le chirurgien de la clinique Vignolle m'a dit que j'avais trois fractures, deux au tibia et une à la cheville. Je n'ai donc pu être opéré que deux jours et demi plus tard, le samedi à midi. Après une radio de la tête, le médecin pense que j'ai peut-être un traumatisme cranien. Je dois garder le plâtre 50 jours, au bout desquels je passerai une radio de contrôle.

Si tout va bien, on m'enlève le plâtre et j'aurais au moins deux mois de rééducation. Si ça ne va pas, il faudra me réopérer. Pendant tout ce temps je ne sais comment vivre, ma femme ne travaillant pas, ma petite étant malade, et moi dans l'incapacité de travailler.

Tous les 10 de chaque mois, entre les traites et le loyer, j'ai 800 F à payer.

Le patron refuse de me mettre en accident du travail et même en maladie.

Ma femme est allé voir M. Bailly, sous-directeur, et M. Menet. Ils lui ont dit : « Vu que votre mari est pour les grèves et contre nous, je refuse de le mettre en maladie ou en accident du travail. S'il avait été un simple ouvrier, je l'aurais fait, mais votre mari, non ».

Ma femme a porté plainte contre X pour l'« accident ».

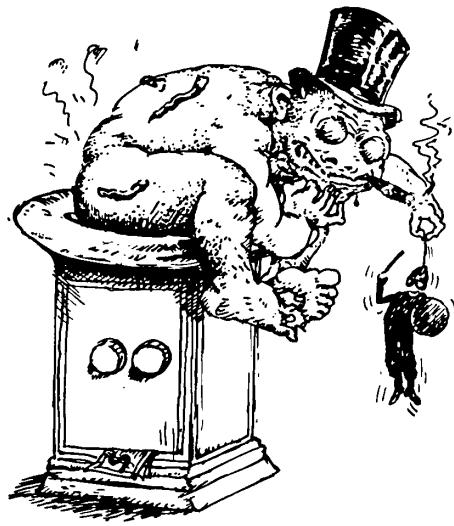
Comment vais-je vivre pendant tout ce temps, et payer tout ce que j'ai à payer ? Il est insensé que le sous-directeur refuse de me faire les papiers de la sécurité sociale et de me remplir les papiers d'allocation de ma fille (papiers qu'il doit remplir tous les mois pour toucher les allocations).

On n'est pas des bêtes, on est des êtres humains ; c'est normal qu'il y ait des délégués pour défendre les ouvriers, parce qu'autrement les patrons nous mèneraient par le bout du nez. Le patron veut-il payer les allocations de sa poche, ainsi que mes journées d'immobilité ? Bien sûr que non, je sais qu'il fera tout pour me licencier.

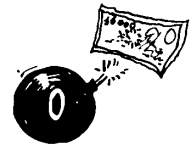
Je n'ai pas peur, je ferai tout pour me défendre. Je sais que les ouvriers sont tous avec moi, ainsi que le syndicat de la C.G.T. ».



L'OUVRIER PICCA



INTERVIEW



A vous dire la vérité sur les syndicats, je ne suis pas content ; je comptais avoir un appui plus confortable de leur part, ça aurait été question moral, voyez, ni ils sont venus me voir, ni ils sont venus me soutenir, essayer de reconforter moi ou ma femme. Vraiment j'en suis déçu, je croyais pas que les syndicats seraient comme ça, surtout que je me suis dévoué pour les ouvriers ; il paraît que les ouvriers ont fait quelque chose pour moi, une caisse, mais j'ai jamais pu le savoir au juste, y'en a qui disent qu'ils auraient ramassé 300.000 AF pour moi, chose qui ne m'a jamais été portée ; là il est venu me voir un autre délégué, il m'a porté 33.000 AF en me disant que c'est tout ce qu'il a ramassé envers les ouvriers, chose qui m'étonne parce que quand même dans la boîte où on est, nous sommes 5.000 ouvriers, alors c'est ça qui m'étonne entre 5.000 qu'ils aient ramassé que 33.000 AF. Même 100 AF par ouvrier, ça aurait pu faire une autre somme. Ça m'étonnait, surtout que j'étais estimé de beaucoup d'ouvriers.

J'ai été plus secouru envers, c'est le cas de le dire, les maoïstes que du côté de la C.G.T., ça sûrement, alors c'est là quand même que ça m'a un peu déçu, voyez, parce qu'on disait les maoïstes-ci, les maoïstes-là ; pour moi personnellement, on m'a raconté beaucoup de mensonges parce qu'on m'a dit que les maoïstes étaient plutôt envers les patrons que envers les ouvriers et qu'enfin ils étaient là plutôt pour faire du mal que du bien et puis, jusqu'à preuve du contraire, jusqu'à maintenant, je leur dois un gros merci de ce qu'ils ont fait pour moi, et puis à d'autres que je connais pas. Au début, sans les connaître, oui j'y ai cru, parce que je ne les connaissais pas ; on me disait ci, on me disait là, alors quand même dans mon fond de pensée je me disais s'ils sont contre les ouvriers, qu'ils veulent leur faire du mal et faire du bien au patron, c'est pas bien, voyez, c'est

une pensée que tout le monde peut avoir et, naturellement, après quand je les ai connus, j'ai changé complètement d'idée.

La C.G.T., elle n'aide pas assez, ils sont assez intégrés voilà. Ils veulent pas trop se mouiller, car moi, j'avais demandé à Barbara et Jean-Luc quand ça m'est arrivé « l'accident », d'écrire un article pour que mon cas paraisse sur la Marseillaise, sur le Provençal, enfin sur tous les journaux, et alors ils ont fait l'article et tout, et ça été refusé parce que c'est justement le syndicat, et ça, je ne le cache pas, c'est la vérité, c'est la C.G.T. qui s'est opposé. Ils ont voulu camoufler cette histoire

Pour moi, quand on dit que la France est un pays riche et développé, je dis que c'est un mensonge parce que je vois l'autre côté, y'a beaucoup de mensonges parcequ'on fait venir beaucoup de gens, des immigrés, des gens étrangers, on leur dit venez en France, nous sommes dans la même situation que les immigrés. C'est pas parce que ce sont des immigrés qu'il faut qu'ils gagnent 2 F de l'heure et moi 6 F, c'est pas vrai. Pour le chantier de Fos on nous a promis monts et merveilles, et puis une fois qu'on était là dedans c'était pas du tout pareil.



extrait d'un vieux SPIROU, on a rien touché, ce qui prouve bien que la participation UDR capital-Travail c'est du niveau de SPIROU.

Ce que j'aurais voulu c'est que cet accident, si on peut appeler ça un accident, ça paraisse sur les journaux, j'aurais voulu que tout le monde soit au courant pour vraiment qu'on voie ce qui se passe à Fos, je parle pas de moi personnellement parce que c'est arrivé à moi, d'accord, mais ça aurait pu arriver à un autre, malheureusement, vu qu'ils ont étouffé cette affaire là, eh bien... ça risque d'arriver encore et peut-être allez plus loin, et encore étouffer cette affaire là, c'est une chose que je voudrais ne se reproduise pas.

Oui, on a beaucoup d'immigrés, ils réagissent pas trop mal aux mots d'ordre, même des fois nous sommes obligés de les retenir sinon ils deviendraient trop agressifs, méchants quoi, parce qu'une fois, ils ont même proposé de tous partir au bureau prendre le patron, l'enfermer, faire tout. Quand même non, on ne peut quand même pas. Je trouve qu'une occupation sauvage c'est illégitime, je suis contre parce qu'après moi, c'est pas juste qu'on fasse du mal à quelqu'un, on est pas là pour faire du mal, on est là pour défendre notre beefsteak. Si on fait

une grève, c'est parce que le patron nous a menti. Bon, on veut une augmentation, mais de là quand même, à l'attraper, à lui faire du mal, là je suis contre. C'est pas la même chose s'ils envoient les C.R.S., alors ça change tout. S'ils nous donnent des coups, nous aussi nous donnerons des coups.

Nous, personnellement, ne faisons pas de préférence, voyez, mettons que lui serait Arabe, moi je suis Européen, tant pis si... non, ça non..., nous le considérons comme nous. Nous ne voulons pas que lui, parce que peuchère, c'est un Arabe, nous ne voulons pas qu'il se tue. Pour nous c'est pareil, nous voulons éviter que lui aussi se fasse mal et tout... Alors c'est pour ça que nous sommes soutenus par eux, parce qu'ils voient que vraiment on se bat pour eux, qu'on les aide.

Du côté du patron, il y a un petit peu d'abus soit sur la pave, soit sur les conditions de travail. Mettons, s'il y a beaucoup d'eau et de boue, ils les font descendre plutôt eux. Voyez, ils s'en foutent s'ils n'ont pas de bottes, alors nous on veut pas, on se bat justement là-dessus parce que ces gens-là c'est des êtres humains comme nous, et c'est pas parce que c'est une race différente de nous qu'on doit les laisser... Non, pour nous ils travaillent, il faut qu'ils gagnent leur vie comme nous. Je dis pas qu'il faut quand même qu'ils soient payés comme un OHQ (ouvrier spécialisé) non, mais quand même, il faut qu'ils gagnent leur vie parce que, ces gars, ils ont une famille, alors que si on laissait faire les patrons pour 250 ou 300 F de l'heure, c'était fini, des esclaves quoi. Nous ne sommes plus au temps des esclaves.



Nous on a eu discuté avec pas mal d'ingénieurs, eh bien, ils sont plutôt de notre côté à nous que du côté du patron. Même là, quand on a eu la grève, quand c'était prévu qu'on devait faire la grève, beaucoup d'ingénieurs nous on dit : « nous attendons que ça, parce que, nous aussi, on en a marre, ». Enfin, eux, d'eux mêmes, ils ne peuvent pas le faire parce que c'est des ingénieurs et, automatiquement, ils peuvent pas arrêter, faire la grève, ou nous faire arrêter nous, ce n'est pas leur travail. Mais il y en a beaucoup qui attendaient qu'on arrête. Vous voyez, on sentait, on discutait même avec eux, ils y en avaient beaucoup qui étaient contre le patron et plutôt avec l'ouvrier...

C'est les accidents qui ont fait prendre conscience aux ouvriers que leur vie était impossible. Parce que, au début, ma foi, ils travaillaient, je dirais pas les yeux fermés, non, mais enfin, ils travaillaient en confiance, maintenant, avec tous les accidents qui se produisent, l'ouvrier s'est un peu plus réveillé maintenant, il a un peu plus peur !

Quand même, depuis janvier que le chantier est ouvert, on a eu 4 morts, je ne sais pas si vous vous rendez compte. Alors, finalement, des mesures de sécurité ont été prises, ça été dur, on s'est battu pour en arriver là, mais enfin on arrive quand même à quelque chose. Je vous dis par exemple, les 4 personnes qui ont été tuées, c'était des camarades et quand même, ça nous a fait un grand choc, et je reproche une chose au patron, il aurait dû fermer au moins 2 heures le chantier., par respect pour ces personnes-là. Et puis, quand même, donner du réconfort à ces familles.

Moi, personnellement, je connaissais pas beaucoup. Ces 4 camarades, ça s'est passé dans des très mauvaises conditions. Je reproche une chose,



c'est que pour 5.000 ouvriers, nous avons qu'une seule ambulance sur le chantier et que c'est inadmissible. Pour un chantier important comme celui-là, on devrait avoir, au moins, 4 ou 5 ambulances, parce que c'est tous les jours et ça on pourra jamais empêcher qu'il y ait des accidents graves. Alors qu'il y a une seule ambulance qui transporte un blessé et pendant ce temps un autre qui arrive et c'est pour ça que les gars sont morts, parce qu'on n'a pas eu de secours de suite.



toujours Spireu

Je me suis attrapé avec le patron en parlant, pas qu'il y ait eu des disputes, mais chaque fois je lui relançais ces questions d'ambulances ou même chaque fois qu'on a eu un accident, un mort, et chaque fois il nous répondait que ça ne venait pas de lui, que ça venait de la Solmer. Pour moi, il a tort et c'est tout ; parce que vraiment, comme je vous ai dit tout à l'heure, s'il nous considérait comme des êtres humains il aurait déjà fait quelque chose, et alors rien que là me laisse à finir de comprendre qu'il nous considère comme des bêtes, alors s'il continue comme ça j'ai peur que ça finira mal pour lui. Finalement les ouvriers vont en avoir marre et un jour ou l'autre ça risquera mal, mal, mal de finir, alors nous autres on pourra plus rien faire. Parce que nous, nous sommes quand même 24 délégués en tout contre 5.000 ouvriers, je vois pas trop ce qu'on pourrait faire si vraiment ils veulent attraper le patron.



Nous aussi nous sommes très chauds, moi personnellement et même mes camarades, mais vu notre position de délégués on ne peut pas attaquer le premier, on peut pas attraper le patron, le frapper et puis quand même on veut pas en arriver là ; il faut que ce soit lui d'abord qui attaque le premier, alors là s'il attaque le premier ça change tout.

C'est pas une vie parce que chaque fois qu'il y a un accident grave ou une mort on commence à en avoir marre, vous comprenez, parce quand même un ouvrier il part tranquille de chez lui, il laisse sa femme et ses enfants à la maison et puis tant le soir il retourne plus à la maison, alors...

Vous savez, chaque fois qu'on voit un copain mort on dit : ça va être ton tour, ça va être ton tour, c'est pas agréable. Moi personnellement non, parce que j'ai le camion je risque moins que les autres qui travaillent à 25 mètres de hauteur, mais même moi avec le camion dans le chantier intenable

comme il l'était, plein de trous, nous risquions un accident à tous les moments. Là je parle pas pour moi mais pour ceux qui travaillent à 25 mètres de haut sans protection, y'avait pas de filet, j'ai mis souvent le holà et finalement ils ont réussi à mettre quelques filets, mais enfin c'est pas encore ça. C'est prévu qu'on doit avoir plusieurs autres ambulances et aussi des hélicoptères mais on les a pas encore vus. Oui, ça vient de ça parce que plusieurs fois je me suis disputé que l'échaffaudage n'était pas en règle ou par exemple des gars qui travaillaient à 20 mètres de haut et d'autres qui travaillaient en dessous, ceux qui étaient en haut ils soudaient et ceux de dessous recevaient tout et plusieurs fois ça a été des disputes, alors je trouvais que le patron quand même se laissait un petit peu trop aller. Moi je trouve, je parle franchement, qu'il prend ses ouvriers pour des bêtes. Voilà, je trouve qu'il nous prend pour des bêtes et c'est tout, on est pas considéré comme un être humain.



Maintenant que je suis ici dans cet état, je ne suis plus au courant des ouvriers ni de rien du tout ; d'après mon copain, ils sont un peu découragés ; un peu de ce qui m'est arrivé ça et qu'on m'a pas donné beaucoup de secours. Alors ça les ouvriers ça les décourage, ils disent que le syndicat-ci, le syndicat-ci, le syndicat-là. D'un côté je ne peux pas leur donner tort parce que quand même c'est la vérité, les ouvriers commencent un peu à comprendre.



On nous demande un travail dur et c'est rare qu'on voit « arriver » quelqu'un ; sûrement moi, je vais me battre toute ma vie pour arriver à quelque chose, et puis quand ma fille et puis l'autre petit qui va venir, pour leur donner une situation ou n'importe, ou alors si mettons, à 15 ans quand ils me quitteront l'école, qu'ils auront leur certificat d'études, s'ils arrivent à l'arrivée qu'ils me disent : Papa, je veux aller à l'université et que j'aie pas les moyens de le faire... sûrement que je ferai tout pour l'envoyer que je veux pas y briser sa situation, mais est-ce que je pourrai le faire, c'est ça qui est l'important... c'est pour ça que je vous dis, moi je pense que s'il y avait pas de patron eh bien que peut-être ça irait mieux. Moi, mon point de vue, peut-être bête, peut-être pas juste, voyez, moi je pense que c'est comme ça, qu'il faudrait tout changer, maintenant pas tout le monde pense comme ça. Sûrement il y a beaucoup des camarades qui sont de notre point de vue à nous, alors eux, chacun ont des idées un peu différentes, mais enfin, il y en a beaucoup qui pensent que s'il y avait pas de patrons ce serait mieux, même s'il y aurait encore une autre difficulté sur un autre point de vue, ça serait quand même un mieux sensible.

Je trouve que si on avait pas le patron comme il y a, les ouvriers feraient quand même autant de travail, sinon peut-être plus, parce qu'ils pourraient y prendre le travail plus à cœur, tout serait ensemble. Les ouvriers, par exemple, le soir on se réunirait et on dirait : demain il faut qu'on fasse ça, il y a ça à faire, non pas comme le patron le fait et que c'est fini ; ça serait nous qu'on commanderait le travail comme on doit le faire, comme on veut le faire, enfin, moi personnellement je pense que ça serait mieux, jusqu'à prendre la décision de savoir pourquoi on fait Fos ou pourquoi on le fait pas.



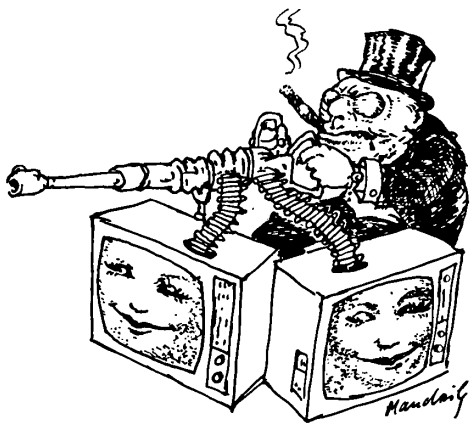
Au lieu de faire 8 ou 10 heures de travail comme on fait nous, ils feraient que 6 heures par jour de travail, mais que les autres 2 heures il y a une école, voyez, où c'est qu'on apprend bien l'ouvrier à devenir quelque chose d'autre, qui puisse mieux apprendre à lire bien ses plans, à se débrouiller quoi plus tard... chose que jusqu'à maintenant ça ne s'est jamais produit et c'est une chose que nous on voudrait que ça arrive pour plus de dignité. Un manœuvre, eh bien malheureusement pour lui, il restera toujours un manœuvre, le patron il s'en fout le manœuvre, au lieu de faire, par exemple, 8 heures de travail, il en ferait que 5 par jour, voyez, il en ferait quand même 8 et les 3 heures qu'il ne ferait pas en travail il les ferait dans une école pour pas qu'il reste toute sa vie un manœuvre. Je pense que si vraiment on veut se donner la peine de faire, même pour les très grandes usines, on peut ; sûrement que c'est pas du jour au lendemain qu'on pourra le faire.



Oui, ça je le dis franchement, du fond de mon cœur, surtout maintenant dans la situation où je me trouve, voyez si c'était pas que ma femme était enceinte là dernièrement, bon, pendant une semaine ma mère elle m'a pris la petite parce que j'étais à la clinique enfin ; quand je suis sorti de la clinique je suis venu là, eh bien un soir je me suis levé, j'ai voulu ouvrir le gaz et faire sauter la maison, voyez, je ne le cache pas, je le dis du fond de mon cœur parce que vraiment j'étais à bout, j'en pouvais plus. Après, quand même je sais pas, il y a eu, comment je peux vous dire ça, comme un « ange gardien » qui m'a empêché de faire ça et me dire pense à ta femme, à ta petite et à celui qui va venir, alors remonte-toi ; et puis aussi un peu Barbara et Jean-Luc qui m'ont aidé... non, j'ai été très seul, chose qui m'a surpris et encore plus, déçu. J'aurais jamais dû être délaissé à ce point. Parce que comme je vous dis, on me l'a même reproché que je prenais trop les choses des ouvriers à cœur, je trouve que c'est injuste qu'on me fasse ce reproche parce que moi je me suis mis comme délégué parce que j'avais la vocation de défendre les ouvriers et à être contre les patrons, à être contre toute cette barbarie qu'il y a encore, contre toute cette injustice.

J'en ai connu même beaucoup qu'ils en avaient assez et tout ça, alors je pouvais discuter avec eux, je leur remontais le moral, mais enfin... on parle souvent entre nous de ces problèmes parce qu'il y a beaucoup des camarades qui se trouvent dans des cas vraiment limites ils ont vraiment aussi des situations un peu... Là nous en avons un aussi qui travaille à la centrale Beton, eh bien, il a 3 gosses, bon bien, sa femme comme ça de but en blanc elle est devenue folle, il a fallu la renfermer, alors il se trouve vous voyez dans tous les états c'est pas qu'elle est devenue folle à lier, non, mais enfin elle a fait une forte dépression nerveuse, elle a perdu complètement la mémoire ; si son mari la nuit il se trouvait pas là, qu'il était au travail au lieu de se trouver là, ça tombait bien que ce jour-là il était de la journée et non pas au poste, elle s'était levée, elle voulait attraper les petits voyez, dans sa folie, faire du mal aux petits. Nous, nous trouvons le gars là dans une situation très délicate et puis lui-même il en a marre parce que quand même il est jeune, il a 32 ans, alors de se voir sa femme comme ça... Maintenant on lui a enlevé les petits naturellement, parce qu'il pouvait pas faire face à ses gosses, alors il y a des moments que vraiment si on avait pas été là pour discuter avec lui, je dis pas que c'est rien que moi personnellement, non, mais enfin un peu tout le monde en discutant avec lui, que nous avons pu le soutenir, on a fait une collecte entre nous, on l'a aidé, ça l'a un petit peu remonté parce que vraiment il était à plat, il voulait se suicider quoi...

un ou deux ans à vivre, mais c'est fini, c'est pas une solution, c'est pas une vie.



Chaque être humain a un rêve, il voudrait avoir une vie aisée et malheureusement on sait que tout le monde peut pas y arriver, moi personnellement, mon rêve à moi, ça serait d'avoir une campagne avec des bêtes parce que ma femme elle vient de là-dedans et puis moi ça me plaît beaucoup. J'y arrive pas, j'y arrive pas... Je crois que dans les conditions actuelles maintenant presque tout le monde gâche sa vie.

Les usines, on sait pas qu'est-ce que ça va être, des usines de fer ou des usines d'autre chose... nous on sait qu'on doit construire des usines, c'est tout, mais on nous a pas dit quoi ; c'est un gros problème mais qu'est-ce qu'on pourra y faire nous dessus... Si on prenait le pouvoir, il faudrait faire autrement que continuer comme ça, comme je vous ai dit tout à l'heure, prendre des précautions que ça ne se produise pas ; maintenant vous dire si c'est possible, alors là... je vous cache pas, je ne suis pas assez calé pour savoir... Moi, je pense quand même qu'avec tous les savants qu'il y a, avec tout le progrès qui arrive, on peut arriver à faire quelque chose mais naturellement tant qu'il y a les patrons c'est pas possible eux cherchent à gagner et non pas à dépenser, alors... Ça serait qu'on nous ferait ça, eh bien, on regarderait moins à la dépense, à moins gagner mais à faire quelque chose dans la mesure de l'hygiène et de la sécurité, le patron lui il s'en fout, il construit des usines mais il pense pas que dans quelques années ça va intoxiquer tout le monde. Parce que, au juste, on est pas au courant de rien sur la pollution et toutes ces choses ; les syndicats, ils nous en parlent jamais, peut-être que si on était au courant, eh bien peut-être qu'on pourrait faire quelque chose.

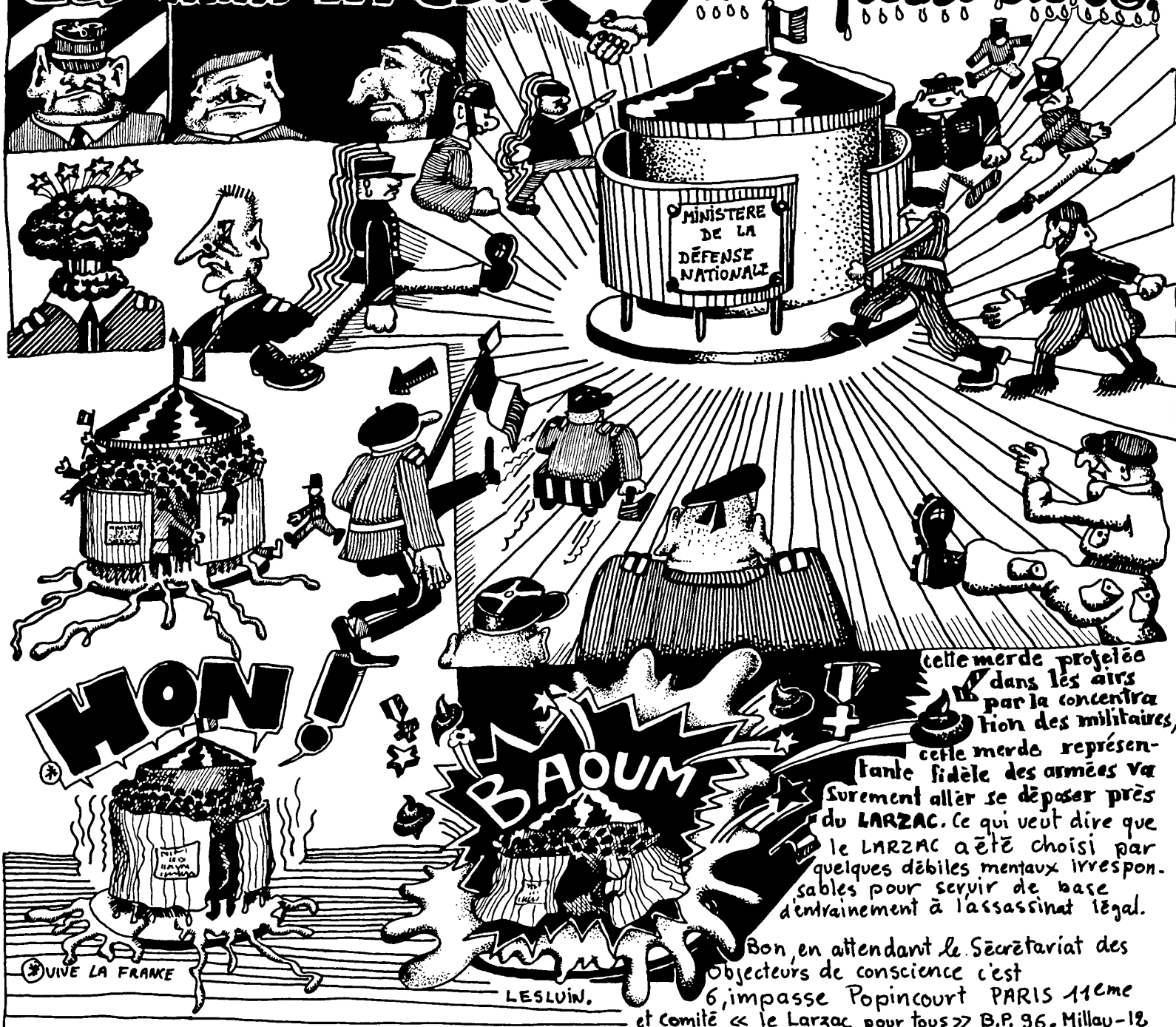
L'ouvrier PICCA est dans une merde noire, on le dit **URGENT** grossièrement parce que c'est vrai et que, pudeur oblige, c'est pas évident dans l'interview. Envoyez vos chèques ventrus et solidaires au journal. On transmettra (pauvres naïfs) à PICCA. Faut qu'il cesse de croire seul cet homme là - BP.2 - (8) (VAUCLUSE) RASTEAU

On a parlé beaucoup de vieillesse entre nous, on a eu fait des grèves justement pour ça, pour que les ouvriers aient la retraite à 60 ans, non pas à 65 ans, qu'ils aillent le SMIG à 1.000 F, parce que si on enlève toutes les primes, si on enlève les frais de déplacement et tout ça, eh bien, un ouvrier il arrive pas à 900 F par mois, alors avec ça il peut pas vivre.

Moi, personnellement, je trouve qu'après avoir travaillé mettons 30 ans ou 40 ans, eh bien c'est d'avoir une vie plus heureuse, plus calme, mettons si on arrive à 60 ans, être tranquille parce que là maintenant on se tue au travail, on va arriver à l'âge de la retraite, bon, on sera fatigué du travail, on sera esquinaté du travail, on aura peut-être



des militaires... une pissotière



HON!

BAOUM

VIVE LA FRANCE

LES LUIN.

cette merde projetée dans les airs par la concentration des militaires, cette merde représentant la fidélité des armées va sûrement aller se déposer près du LARZAC. Ce qui veut dire que le LARZAC a été choisi par quelques débiles mentaux ivresponsables pour servir de base d'entraînement à l'assassinat légal.

Bon, en attendant le Secrétariat des Objecteurs de conscience c'est 6, impasse Popincourt PARIS 11ème et comité « le Larzac pour tous » B.P. 96. Millau-12

Le **TROGNON** est le journal des sous-développés BRETONS; bourré de dessins qui giclent dans tous les sens, de conversations entre potes qui déboulonnent tout et d'une grande moralité pornographique et politique. En plus ça n'arrête pas de rigoler. Sur qu'ils aiment pas trop les colons. Ça vaut 2F (24 pages) c'est fait à RENNES. Ce qui prouve leur perspicacité, c'est qu'ils n'ont pas de bulletin d'abonnement (nous en tout cas, on a pas trouvé) - Écrivez leur toujours au 3 Rue SALOMON de BROUSSE. RENNES (c'est là qu'ils editent). Si on fait de la lèche à de tel nuâbles, c'est qu'on prépare un dossier BRETAGNE même qu'on a déjà pas mal de Trucs. Ce qui nous manque pour faire vivre tout ça c'est quelque chose qui parte des tripes. Une expérience individuelle ou collective, ou est pas fixé. AU BOULOT chuyez nous un TXG. FEIGNANTS.

le "Trognon" journal de l'internationalisme situationniste !!



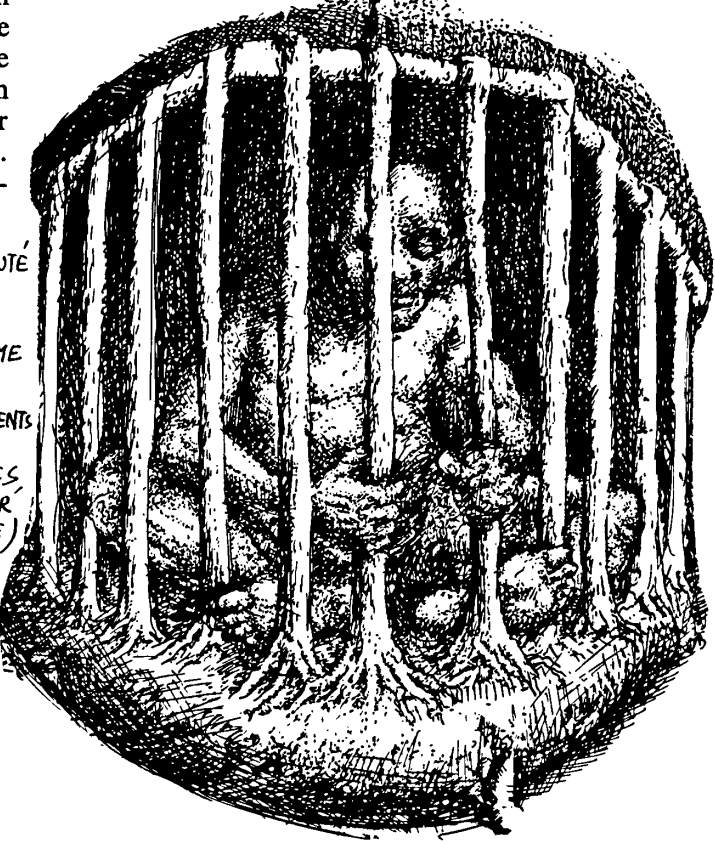
slict. slict! slict!



TERRES LIBÉRÉES

En 1971, le journal *Le Pop* sortait un numéro consacré entièrement à la Hog Farm* et élaboré en collaboration avec quelques-uns des membres de cette communauté, qui étaient alors de passage à Paris. Dans ce numéro, un appel avait été lancé pour entamer une action dite des « terres libérées ». Le questionnaire avait été ainsi rédigé...

TON NOM et/ou LE NOM DE TA COMMUNAUTÉ
 ADRESSE : - - - - -
 TELEPHONE - - - - -
 EXPÉRIENCE DE VIE EN DEHORS DU SYSTEME
 QUE SAIS-TU FAIRE? - - - - -
 POSSEDES-TU DES OUTILS OU DES INSTRUMENTS
 ? LESQUELS? .. EST-CE QUE TU AS DE
 L'ESPACE POUR : CULTIVER DES LÉGUMES,
 FAIRE UN CENTRE D'INFORMATION SUR
 EARTH PEOPLES PARK (TEL. ADRESSE)
 IFAIRE DE L'IMPRIMERIE. AUTRE : ..
 ES-TU PRÊT POUR VIVRE EN
 EARTH PEOPLES PARK MAINTENANT?
 Si TU VIVAIS EN EARTH PEOPLES
 PARK, QU'AIMERAI - TU Y FAIRE ?
 DE QUOI MANQUES-TU POUR QUE
 EARTH PEOPLES PARK SE FASSE
 MAINTENANT?
 COMMENTAIRES : - - - - -



retomber dans le domaine public sans revenir à l'Etat ! Ceci est tout à fait impossible en France, c'est-à-dire que même une association de personnes achetant des terrains, chaque personne est propriétaire d'une part transmissible par héritage. Et dans le cas d'une association, type loi de 1901, les biens retombent dans les mains de l'Etat en cas de liquidation, ou ces associations peuvent être liquidées sur simple décision préfectorale. Par conséquent, l'achat de terres pour les libérer se réduit en fait à un changement de mains de la propriété, qui au mieux passerait dans les mains de gens pleins de bonnes intentions, mais qui automatiquement sûrs et « armés » de ces bonnes intentions décideraient de l'usage de ces terres. Et de toutes les manières finiraient par transmettre par héritage ces terres qu'aucune loi n'interdirait de morceler et même de clôturer !

La deuxième raison de notre réticence n'était pas d'ordre pratique et découlait politiquement de la première. Elle tient dans la réponse qu'avaient fait les Indiens aux premiers Hog Farmers. Les premiers « rachats » de territoires avaient été faits pour « rendre l'Amérique aux Indiens ». Ces derniers avaient refusé ces territoires en répondant : « Pourquoi ? La terre entière nous appartient ! Et nous appartenons à cette terre ! Vous n'êtes pas propriétaires de votre mère ! Nous ne le serons pas non plus ! » Malgré ces réticences du départ, nous avons eu la vanité flattée par les réactions enthousiastes que nous avons reçues.

ET AUJOURD'HUI ?

Eh bien ! Aujourd'hui nous sommes de plus en plus pour les terres libérées mais surtout pour La Terre Libérée. Aujourd'hui nous savons que pour libérer la terre il ne faut pas la racheter. Et nous sommes formels : tout achat de terre pour une libération, même provisoire, est un leurre dangereux. Il n'y a pas de terres libres sans hommes libres. On n'a jamais vu et on ne verra jamais des esclaves libérer quoi que ce soit sans s'affranchir d'abord de leur condition d'esclaves. Et encore moins si ce sont des esclaves qui nient

QUEL ESPRIT NOUS ANIMAIT-IL ?

Il faut bien dire qu'en fait nous ne tenions pas vraiment à cette action. Ce sont les Hog-Farmers qui tenaient spécialement à cet appel. Les raisons pour lesquelles nous ne tenions pas à cette action, même si son peu d'ampleur ne devait lui garder qu'un caractère symbolique étaient premièrement d'ordre pratique. En effet, si les Hog Farmers achètent aux U.S.A. des terrains, ou plus exactement des territoires — car il s'agit bien de territoires — la même chose en Europe, et plus particulièrement en France, même sur un plan réduit, ne peut être qu'un simulacre. Il n'existe pas de loi, en France, qui permette d'acheter sans être propriétaire. Je veux dire qu'aux U.S.A. des terres sont rachetées par un groupe de personnes qui ne peuvent en être propriétaires séparément, ni les transmettre par héritage et que ces terres peuvent

QUELS AVAIENT ETE LES RESULTATS ?

Des résultats que nous avons trouvés assez enthousiasmants à l'époque ; une certaine de réponses précises et plusieurs centaines d'intéressés ou de curieux qu'une simple relance dans un numéro normal du *Pop* aurait pu facilement décider. En effet, ce numéro spécial du *Pop* n'avait été tiré qu'à 12.000 exemplaires, alors que les éditions normales étaient de 30.000 exemplaires et plus. Je donne ces précisions de tirage, parce que cela a une incidence sur les résultats, ce tirage ne justifiant pas pour les messageries une distribution sur la province. Ce sont donc principalement des lecteurs des grandes villes et surtout de Paris qui furent touchés. Or la plus grande partie des personnes susceptibles de s'intéresser à une telle opération sont sur la province.

de toute une civilisation, utilisent un palliatif pour se dissimuler leur propre asservissement. Une opération terre libérée, à base de rachat, entre dans la catégorie des palliatifs au même titre que les parcs régionaux, nationaux, squares et autres espaces verts ! Aujourd'hui, où plus une seconde n'est à perdre par les hommes lucides, utiliser des palliatifs est criminel, c'est une capitulation sous mauvaises conditions et c'est entériner l'échec.

Le premier pas à faire, même dans le cadre d'une action symbolique destinée à déclencher des opérations plus importantes, ce premier pas ne peut être accompli que par des gens libres, ayant de la nature une conscience planétaire. Ceci, sous peine de tomber dans une de ces opérations à base de compromis, semi-tronquées et ambiguës, le plus souvent étroitement imbriquées dans la politique régionale. Il y a actuellement beaucoup d'exemples à citer de ce genre d'actions. Ne serait-ce que celui de la « Ligue de Défense des Alpilles » qui, ces derniers temps, a pu donner au public l'impression d'une lutte active dans le midi. Rappelez-vous l'arrivée du cow-boy mondain venu de Suisse, les grands noms, les personnalités qui prennent la tête de la croisade, l'ennemi c'était Péchiney, mais il n'était ennemi que dans les Alpilles (à ma connaissance il exploite toujours). L'opération consistait à réunir des centaines de millions pour acheter les Alpilles ! Le tout à base de tombola style les petits lits blancs, vente aux enchères de toiles de « maîtres » (de ces « maîtres » qui juste avant et pendant Mai 68 faisaient dans la gauche en sympathisants de l'extrême-gauche et ont trouvé depuis, dans l'écologie, une étiquette vague, à couleur progressiste pour habiller leur activité et leur esprit profondément réactionnaires). Et tout cela pour arriver en bout de course à quel résultat ?

A une situation ambiguë, rendant la cause louche aux yeux des vrais habitants des territoires en question. En effet les petits paysans et autres habitants, vivant et travaillant effectivement sur ces terres, ont de la peine à croire qu'il puisse y avoir un sujet de lutte en commun avec ces gens pourvus, touristes, propriétaires de résidences secondaires ou vieillards en retraite dorée. Et même cette lutte devient à leurs yeux extrêmement suspecte, car ces paladins font partie de ces gens qui les baisent depuis des générations.

D'autre part, la dialectique et les manières mêmes de ces défenseurs de la nature, ou plus exactement de leur nature, c'est-à-dire du site qui borde leur mas, mais qui prétendent par ailleurs que le complexe de Fos-sur-Mer est un bienfait pour le midi, ces manières de discuter dans des lieux luxueux, ou dans quelque château, dans des réunions où ils ne sont pas conviés, coupent toute possibilité aux vrais habitants de prendre part à ces actions. Ça ne les regarde pas !

Bien sûr, on peut parfaitement se passer de mouvements de masses pour de telles luttes. Mais on ne peut se passer de la conscience planétaire, ou plus exactement pour ne pas employer de grands mots. En se fixant un but mesquin et limité on obtient des résultats mesquins. Il est difficile de prétendre sauver les Alpilles sans remettre en question ce qui les menace, on ne peut prétendre sauver la montagne qui est devant sa fenêtre sans se sentir solidaire de toutes les montagnes du monde.

C'est-à-dire que la sauvegarde des Alpilles s'expose à avoir pour conclusion : quelques règlements d'urbanisme, quelques règlements imposés aux architectes valets des promoteurs, assurant aux prochains lotissements un caractère en harmonie avec le site, les Alpilles transformées en Parc Régional, les hauts lieux, tels que Les Baux, interdits au camping afin que de riches fortunés puissent dans le calme se promener dans le Val d'Enfer et qu'Yvan Audouard puisse, depuis Fontvieille, écrire inlassablement les Lettres de mon Moulin.

J'ai pris l'exemple des Alpilles, il en existe d'autres.

L'ensemble de cet article apparaît comme assez négatif mais en fait il n'est que lucide. Il ne faut pas se rassurer ou faire semblant de faire quelque chose. Il faut agir. Il est important d'appeler échec ce qui n'est qu'un échec, même si l'on doit constater que jusqu'à ce jour tout n'a été qu'échec. Ne serait-ce que pour lutter efficacement contre les causes de cet échec permanent.

Dans un prochain article, je parlerai de ce qu'une deuxième expérience, celle-là vécue, nous a appris sur la libération des terres. Quel genre d'opération nous pouvons tenter dès maintenant et où ces opérations peuvent se faire. Autrement dit nous passerons au positif.

Max PETEAU,
tribu du Pop
Prison d'Avignon
le 30 juin 1972.

POBLE D'OC



Il est vain

de se réfugier dans une réaction primaire

qui nous ferait voir dans quelques pervers

cerveaux parisiens la seule et grande cause

des malheurs du pays, la réalité est bien

moins simple ! Cette réalité se situe au niveau

occitan même et recouvre des domaines

économiques, humains et culturels.

Dans une telle perspective,

l'Occitan ne pourra plus accepter d'être un

objet manipulé parmi d'autres objets. Reniant

l'artificiel qu'il s'est si souvent, mais

involontairement créé, il n'acceptera plus les

bicoques préfabriquées, les villes

congestionnées, les campagnes massacrées.

Son pays devenant un prolongement de

lui-même, il ne pourra lui choisir que la

meilleure destinée. Le principal est qu'il

n'accepte plus ni la colonisation,

ni la civilisation !

USA



la gauche américaine et la question de l'écologie

I. C'EST AUX ETATS-UNIS QUE LE PROBLEME DE L'ÉCOLOGIE A SURGI AVEC LE PLUS DE NETTETE

Le processus fondamental de l'histoire américaine est l'expansion territoriale continue, la domination d'une nature disponible ; les bisons et les Indiens étaient faciles à éliminer, la « frontière » était ouverte. En Occident, le capitalisme est sorti d'un féodalisme dans le cadre duquel l'occupation du terroir naturel était déjà dense et savante ; aux Etats-Unis, comme en Australie, le capitalisme est « sorti » de la zone de développement du féodalisme ; il s'est répandu dans un monde naturel quasi-vacant.

D'où une tradition américaine à la fois de libre disposition de la nature et d'intimité avec celle-ci ; ce sont les pionniers autour de leur feu et non les paysans autour de leur table. Cette tradition populiste-pastoraliste est très forte : goût de la vie de plein air, dans l'espace disponible.

D'où le sentiment de frustration, de panique, quand on découvre que ce rapport de disponibilité n'existe plus. L'opinion américaine s'est sensibilisée d'autant plus vite à ce problème que celui-ci se pose sur une échelle gigantesque : pollution des immenses eaux intérieures des grands Lacs, Mississippi entier transformé en un immense égout, etc.

(facile pas chiek, au prix ou elle est vendue vous l'avez jamais achetée) → On a pillé ce texte dans la Revue : **ESPACES et SOCIÉTÉS** (c'est chic, non?)
Revue Marxiste pas vulgaire du tout, du moins à ce qui nous a semblé - C'est une grande tartine, mais vous lavez, avec une paire de ciseaux à la main ou n'est pas tellement honnête.

Les aspects écologiques de la guerre du Vietnam ont encore renforcé cette sensibilité : bouleversement et destruction du milieu naturel vietnamien par les bombardements massifs, la guerre, chimique, les défoliants, les gaz. Le peuple vietnamien reçoit à haute dose dans une situation de « guerre » ce qui est dénoncé comme nuisible aux Etats-Unis en situation de « paix », même à petite dose : pesticides, herbicides, etc. *The Rat* rappelle qu'on a déjà transformé en désert aux Etats-Unis une surface aussi grande que le Massachusetts. La brochure *Ecology and Power* rappelle que le Sud-Vietnam reçoit du « 2, 3, X5-T » à des doses treize fois supérieures à celles utilisées aux Etats-Unis et reconnues pathogènes ; « Les mêmes corporations qui polluent l'Amérique et appellent cela "contrôle de la pollution" fabriquent des produits qui polluent le Vietnam et appellent cela "sauver le Vietnam des communistes". »

II. RESEARCHING

Comme sur beaucoup de problèmes, l'éveil de la conscience politique a pris aux Etats-Unis la force de la lutte pour la documentation. « Fact-finding », étudier, telle fut la première

étape de la lutte contre la guerre du Vietnam (« Teach-ins »). Cela fait partie de la lutte globale contre les media, c'est l'expression de la méfiance croissante envers ce que disent les sources officielles ou semi-officielles (« credibility gap »). Le fait d'établir un bon dossier et de le diffuser est un acte politique (quant au complexe militaire-industriel, au Vietnam, etc.).

Ramparts a ainsi publié des études à la fois journalistiques et bien documentées sur le pétrole d'Alaska (janvier 1970), l'irrigation en Californie (mars 1970), les fuites de plutonium à Rocky Flat, Colorado (mai 1970), la spéculation sur le littoral subcôtier (mai 1970). Le panier à provisions de la ménagère, exemple très quotidien, contient des colorants innombrables, des résidus de pesticides passés dans les organismes animaux ou végétaux, des additifs (glutamates), des préservants ; ce panier lui-même (sac de plastique) est en polyvinyl, « non dégradable plastic », fabriqué par Dow, le grand trust des gaz de guerre et du napalm ; ce polyvinyl, quand il est brûlé, dégage du phosgène qui est mortel à 50/1 000 000 ; on fabrique des milliards de tels sacs chaque année.

Le journal des étudiants radicaux de Madi-

son (Wisconsin), *Kaleidoscope*, a par exemple publié une grosse étude sur le D.D.T., soulignant ses effets croissants à mesure qu'on avance dans la « food chain » naturelle (végétaux mangés par certains oiseaux que mangent d'autres, etc.). Certaines espèces d'oiseaux vont s'éteindre d'un coup, les œufs étant décalcifiés et s'affaissant mollement, devenus impropres à la couvée.

The Rat a publié une mise en garde affichée sur les rives du Mississipi à l'intention des piqueurs éventuels : la liste des maladies qu'on est susceptible d'y attraper est cauchemardesque. Ce journal rappelle aussi que les compagnies d'assurances ont reconnu comme « risque d'incendie » la rivière Cayuhoga dans l'Ohio, tant elle est chargée de pétrole ; « en fait elle a pris feu deux fois et a brûlé deux ponts ».

Le bulletin du S.A.C.C. (Science action coordinating committee and fund for new priorities in America) a proposé de distinguer entre la pollution par unités individualisées (usines, égouts, etc.) et la pollution globale et diffuse (engrais chimiques, pesticides, gaz carbonique) produite par la société industrielle dans son ensemble. Tous les articles de la presse de gauche sur l'écologie insistent par exemple sur le « greenhouse effect » (effet de la serre chaude) : la quantité de gaz carbonique dans l'atmosphère terrestre augmente dans des proportions très notables, d'où échauffement de la température, la modification des conditions de vie dans les eaux, la fusion prévisible des glaciers des pôles etc. Un avion à réaction consomme autant d'oxygène que des villes entières.

Ce travail de « researching » implique une modification radicale des modes de pensée américaine. On rompt avec la tradition pragmatique et empirique à la Dewey. La crise épistémologique est ouverte et il n'est pas exagéré de parler d'une découverte « empirique » de la pensée dialectique (car ce point n'est pas noté explicitement dans les textes considérés ici) :

— découverte de la relation du quantitatif et du qualitatif ; *Ramparts* cite le mercure utilisé depuis 65 ans pour préparer en Suède la pulpe de bois, et qui ne devient qu'aujourd'hui nocif dans l'alimentation (un seuil est atteint). De toute la D.D.T. utilisée depuis la fin de la seconde guerre mondiale, un tiers (plus d'un milliard de livres) n'est pas encore retombé sur terre ;

— découverte du rapport homme/nature comme une totalité dialectique complexe ; conscience de l'interdépendance objective de phénomènes distincts et dont la science ne peut pas toujours préciser le fonctionnement détaillé : biologie, climat, société, technique. Avec deux millénaires de retard, les Américains découvrent ce « matérialisme organiciste » dans lequel Needham voit l'essentiel et l'originalité de la science traditionnelle chinoise (notion de l'interdépendance de phénomènes non visiblement reliés entre eux ; théorie lunaire des marées connue dès l'Antiquité chinoise, etc.). Pour expliquer le rôle omniprésent de la D.D.T. dans le système écologique, *Kaléidoscope* prend l'image d'un bassin avec de nombreux conduits et robinets très complexes. Le niveau général de l'eau (la concentration en D.D.T.) dépend de tous les éléments à la fois de ce système.

III. L'ÉCOLOGIE, PIÈGE POUR LA GAUCHE ?

La gauche américaine a très nettement conscience de ce piège. *The Rat* appelle l'écologie « a major area of cooptation » (« récupération »).

Il s'agit de récupération économique et financière. *Ramparts* a dénoncé « l'inceste entre le travail du contrôle de la pollution ("pollution control business") et les pollueurs ("industrial polluters") ». C'est la même firme, Koppers, qui fabrique les hauts fourneaux à coke et les appareils à détecter les gaz délétères dans l'air. « Faire une industrie du nettoyage du gachis que l'industrie elle-même fabrique est une extension logique du capitalisme des corporations ».

Un journal d'affaires a déclaré cyniquement : « il y a de l'argent dans tous ces débris » (There is cash in all that trash). *Ramparts* a décrit la formation d'un « éco-establishment » lié aux grands trusts Esso, Ford, General Motors. Comme à l'ordinaire aux Etats-Unis, les « Fondations » sont à la charnière entre le front financier et le front idéologique des combats du grand capital. La fondation Ford a financé les groupes suivants : Open Space action committee, Save the Redwoods League, Massachusetts Audubon League, Nature conservancy, Environment Defense Fund, etc.

Car il s'agit aussi de récupération idéologique. Le Earth Day du 22 avril 1970 a été l'occasion d'un déferlement de propagande officielle unanimiste. Les « Friends of the Earth » ont publié un « paperback » semi-officiel, *The Environment Handbook*. C'est l'Establishment qui a financé et aidé les « teach-ins » sur l'écologie (à l'inverse des teach-ins sur le Vietnam !). Des fonds importants ont été accordés au S.C.O.P.E. (Student Council on Pollution and Environment). L'argent coule à flots (UNESCO, Sénat, etc.). L'ultra-réactionnaire Reagan, gouverneur de Californie, a créé un California Ecology Corps, dont la main-d'œuvre est fournie par les objecteurs de conscience. Le *New York Times* a prédit que « l'environnement remplacera le Vietnam comme un des problèmes prin-

cipaux (major issues) chez les étudiants ». Un jeune « conservationiste » a déclaré « le pays est las de la S.D.S. et attend que des jeuns comme nous passent au premier plan ».

Cette offensive, menée par les grands trusts, les autorités fédérales et d'états, et les « ecology liberals » met l'accent sur l'apolitisme (détourner les jeunes des autres problèmes), l'unanimité (être « américain », réconcilier les générations, les classes), le technocratisme (faire confiance aux spécialistes) la confusion politique (renvoyer dos à dos socialisme et capitalisme), le néo-malthusianisme (réduire le nombre des « pollueurs » individuels).

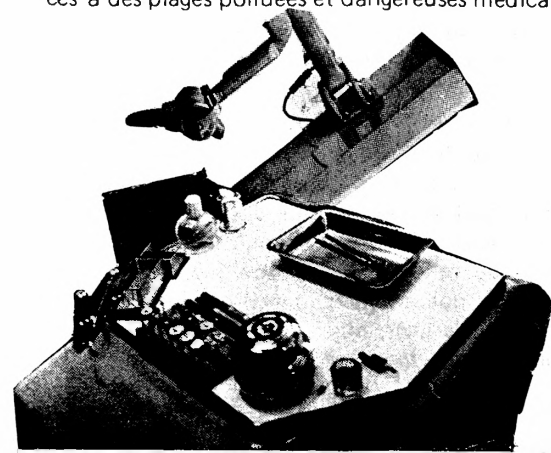
IV. LA REPONSE MILITANTE

La gauche a dénoncé vigoureusement ces manœuvres de récupération. Elle met l'accent sur la nécessité de définir des « ecological radicals » (et non pas du tout d'ignorer le problème).

La campagne a porté par exemple sur les fausses solutions proposées par les gouvernements et les trusts. On a relevé que le bureau « antipollution » de Californie refusait de rendre publique la liste des dix principaux pollueurs.

A plusieurs reprises, la lutte pour l'environnement a pris une forme militante. Ainsi à Santa Barbara (Californie), à la suite d'une fuite de pétrole dans une installation de forage sous-marin, la mer fut irrémédiablement corrompue et les plages polluées. Des émeutes allèrent jusqu'à brûler et raser le siège local de la Bank of America. A Berkeley, l'épisode du People's Park entraîna une mobilisation de masse pour redonner vie au centre de la ville ; des chocs violents avec la police suivirent la tentative de mobiliser les simples gens pour planter des arbres sur un terrain vacant. L'*International Herald Tribune* du 29 avril 1971 a publié la photographie du siège d'une compagnie pétrolière de Seattle, dont le mobilier de luxe avait été souillé de pétrole par des « ecology guerrillas » ; ils déclaraient venger une fuite de 231 000 gallons dans une des raffineries de la compagnie.

L'accent est donc mis sur la lutte active. La brochure *Ecology and Power* se conclut par un appel « le contrôle du smog sort du canon du fusil » ; le *Kaléidoscope* appelle à la lutte contre le dollar. Le lien entre pollution et lutte violente est fait par les autorités elles-mêmes. « Plages polluées ou révolte du ghetto » (polluted beaches or ghetto rebellion) déclare la revue *Something else* qui rapporte que les autorités du Connecticut préfèrent laisser libre l'accès à des plages polluées et dangereuses médicale-



ment, plutôt que de fermer cette soupape de sûreté ouverte aux Noirs des ghettos ; (puisque le degré de pollution est tel qu'il est devenu impossible de garder saine l'eau de la mer dans cette région industrielle ancienne).

Mais il ne s'agit encore que de réflexions assez peu nombreuses et d'épisodes isolés. **The Rat** a appelé à une « conscience révolutionnaire du système écologique ». Libération déclare « plus l'esprit de People's Park s'introduira tôt dans toute action écologique, plus seront brillantes nos chances d'assurer les conditions de notre survie ».

V. LE PROBLEME DE L'ÉCOLOGIE CONDUIT A METTRE EN QUESTION LE CAPITALISME COMME SYSTEME ECONOMIQUE FONDE SUR LE PROFIT

monoculture par les « agri-business firms », la généralisation des pesticides, les usines assurées de transport facile de main-d'œuvre. « Le capitalisme est le pays des merveilles de la contradiction », dit l'auteur ; il n'existe pas de solutions techniques particulières au problème général de la société.

De même, on critique l'inanité de gestes spectaculaires comme l'enterrement d'une auto en Californie, ou la traversée de New York en vélo par le maire Lindsay. Ces gestes accréditent l'idée que ce sont les consommateurs individuels ou utilisateurs individuels qui sont responsables de la pollution. La brochure **Ecology and Power** s'élève contre cette culpabilisation des individus : « Ils polluent » (soit le grand capital).

On réfléchit aussi, à cette occasion, sur le caractère fallacieux des critères de rentabilité

auparavant la preuve de la non-nocivité de son innovation (ce qui à soi seul freinerait puissamment la course au « progrès » et au profit).

Enfin, la crise de l'écologie est l'occasion d'une prise de conscience des relations étroites de dépendance entre le capitalisme américain et les pays du « Tiers-Monde ». On découvre par ce biais le caractère impérialiste de la société américaine. On rapproche la prospérité américaine de l'exploitation du Pérou, du Brésil par de grosses sociétés américaines qui laissent dégénérer l'environnement de ces pays encore plus cyniquement que celui des Etats-Unis.

VI. LA CRITIQUE DU CAPITALISME, LE PLUS SOUVENT, VA MEME AU-DELA DE LA CRITIQUE DES MECANISMES ECONOMIQUES DU PROFIT



Tous les documents de la gauche insistent sur la responsabilité de la société de libre entreprise. La crise de l'écologie démasque les valeurs politico-sociales de la société américaine.

Même dans des milieux relativement peu politisés, peu familiers avec la critique marxiste de la société, la tendance est de mettre en accusation la recherche du profit privé comme moteur social. La crise écologique est l'occasion d'une prise de conscience.

On découvre qu'il n'existe pas « d'accidents écologiques », et que l'écologie est inséparable des mécanismes économiques généraux. La D.D.T., par exemple, n'est pas un faux-pas isolé et contingent. C'est le fruit de la monoculture extensive, qui a permis la prolifération sans concurrence biologique du petit nombre d'insectes liés à telle culture devenue prépondérante ; les concurrents de ces insectes ont disparu depuis la disparition de la petite polyculture familiale. De même, a déclaré un marxiste à la Survival Fair de San José (Cal.), le 19 février 1970, il ne suffit pas pour réduire la pollution dans les grandes villes de demander le développement des métros et trains de banlieue : si le BART (transport en commun) allait jusqu'à San José, on verrait se ruer sur ces vallées désenclavées la spéculation foncière, la

dans l'économie capitaliste. Si Ford avait calculé le prix de revient de ses autos en y incorporant tout le coût social, et non seulement ses « dépenses directes », on aurait dû ajouter les conséquences de la pollution, les services nécessaires, les routes et parkings, les frais d'assurances et d'accident, les hôpitaux nécessaires, le travail de **restructuring** des villes. « Les gens, devant ces factures exorbitantes, auraient adopté massivement le train ou la marche à pied... »

C'est aussi le profit qui bloque la technique : la voiture électrique n'a jamais été étudiée au point d'être commercialisée, pour ne pas contrarier les gros intérêts pétroliers.

La crise écologique a aussi rendu manifeste la complicité entre la législation et le capital privé. Ce sont les représentants des gros trusts qui siègent dans les organismes de « lutte contre la pollution », comme le BAAPDC (Bay area pollution control district) en Californie. Beaucoup sont frappés par le fait que, selon la loi américaine, le fardeau de la preuve de la nocivité d'une technique nouvelle ou d'un produit nouveau incombe aux victimes éventuelles. Lesquelles ne peuvent apporter cette preuve que quand le mal est déjà fait et les dégâts mesurables. Alors que c'est à l'innovateur d'apporter

Pour certains, tenants du marxisme sous sa forme la plus mécanique, il ne s'agit que du profit pur et simple. Telle est la position des trotskystes (**The Militant**). C'est aux producteurs-travailleurs d'agir. Il faut reprendre aux capitalistes le contrôle de la production et organiser une planification socialiste mondiale. Dans cette hypothèse, l'écologie ne pose pas de problème particulier ; ses maux s'effaceront comme les autres par l'instauration du socialisme. Les transformations de l'écologie sont acceptées comme fatales (on reviendra plus loin sur ce « fétichisme des forces productives » qui caractérise le marxisme classique et que d'autres mettent en question). Il suffit donc de changer le mode de contrôle des moyens de production ; « le pouvoir de l'être humain sur la nature est devenu si vaste qu'il peut satisfaire tous les besoins matériellement déterminés des êtres humains ».

Mais cette position mécanique est assez marginale. Beaucoup au contraire poussent leur réflexion au-delà des simples mécanismes de l'économie. On met en question le principe même des rapports entre l'homme et la nature dans la période à laquelle appartient le capitalisme.

...ET JE RESTE SEUL SUR MON ILE

MARDI 11. j'exécute WALLACE de 5 balles dans le bide. Sur le moment la mariée Fasciste, qui l'entoure, Reflue...



Journal d'un ZOMBIE



Lundi 16 - Devant teli' Un chèque de soutien

Merveille, Giap signe pour la campagne présidentielle de MAG GOVERN

BANQUE POPULAIRE DE LA REVOLUTION
50.000 Morts
VIETNAM DU NORD Giap
FNL



11/7/32. Sur je règle son autre fasciste -saire CALABRESI d'anarchiste PINELLI après un interrogatoire un peu serré. Cette fois-ci je ne touche pas. (VOIR AFFAIRE VALPREDA)

le 24 - Ça va mal, je fais des grimaces devant ma glace tant que ça peut, en essayant de mettre un nom sur chacune d'elles. Plus

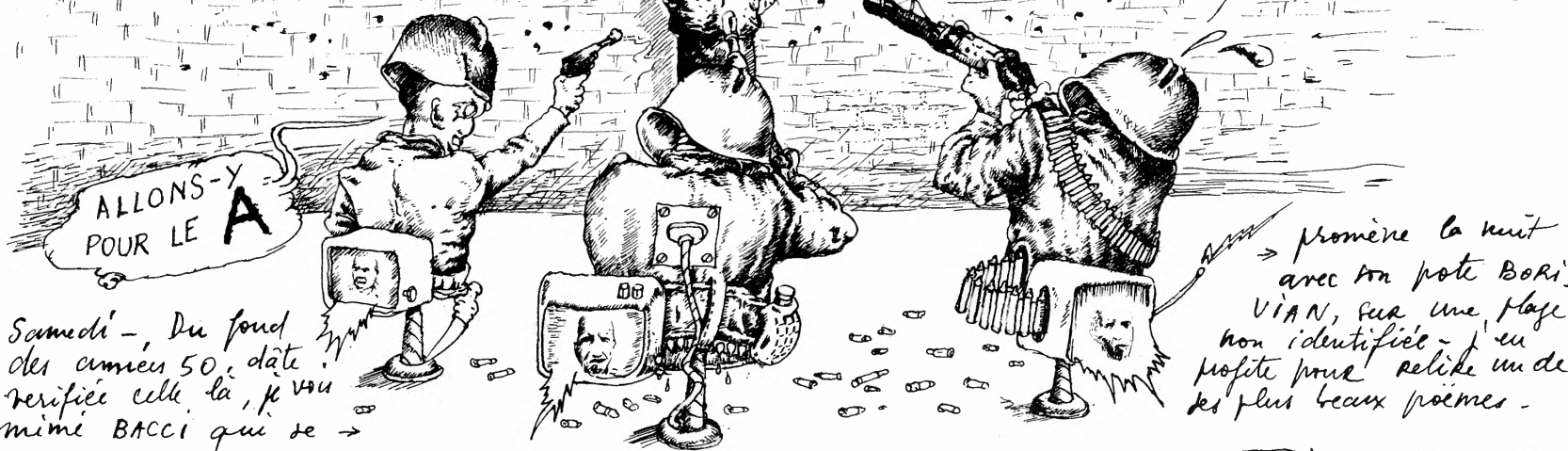


→ Ça va plus ma première balle de service au tennis est dequennale, c'est à désespérer.

28/10/992. Visite de Seyraud qui m'engueule, la mort, le sexe, y a pas que ça dans la vie". Je dois en convenir. L'Amour, les petits oiseaux, les fleurs, ah les fleurs! c'est un journal sur la pollution qui ou Merde!



LE MONDE EN VERT



Samedi - Du fond des années 50, date vérifiée celle là, je vu même BACCI qui se -

3/10/46 -

11 heures du soir - je ne suis qu'une petite chose un tout petit moment seul sur mon île, puis la femme de Wallace s'est jetée sur lui en beuglant de désespoir. Dommage, ... à ce moment là, mon chargeur était déjà vide (mais sa devant être vraiment de désespoir, à la façon dont elle s'est jetée sur lui).

14 Avril -

je défile tout seul dans la Rue avec ma pancarte - personne ne fait attention à moi -

Detjar Miloud, 23 ans, né et mort bougnoul

FLASH BACK WALLACE

FAIS MOI UNE PIPE



Deux ouvriers ensevelis dans une tranchée : un mort, un blessé

L'accident s'est produit dans une tranchée de 3 mètres de haut, creusée pour acheminer les eaux usées jusqu'au Rhône.



marionnettes désespérés qui se tournent le dos, pas moyen de les faire jouer ensemble pas moyen de faire cesser le Ricardement du MANIPULATEUR - le lait - le sang finalement j'ai vu tout en Rouge. Comme je ne trouvais quomoi même pas le sommeil, tu beaucoup hésité entre le QUIETAL et le DÉCONTRACTYL, j'ai pris quelques comprimés de chaque et pour faire bonne mesure j'ai compte les moutons.



Lundi 2 mars 75 - je reçois une lettre de O. complètement enflammée, elle doit venir vers le 8 - j'ai besoin d'elle mais je ne l'aime pas, si je la lui disais elle ne le supporterait pas - pleurer. je m'exerce déjà à lui mentir, je m'exerce beaucoup. De toute façon c'est préférable à la solitude.



2 juin 1912 - Cette histoire des producteurs de lait breton, et cette histoire au BURUNDI, tous ces massacres des torrents de sang comme on dit quand on veut exprimer fortement. - Toutes ces

« C'est donc une absurdité de penser que la destruction de notre support global de vie (life support system) dans le capitalisme industriel avancé ou dans le communisme est simplement un sous-produit du progrès, un cas de mauvaise administration, le résultat d'une sensibilité esthétique insuffisante de la part des hommes d'affaires ou des ingénieurs ou purement le problème de la propriété des moyens de production. Historiquement, nous avons atteint le point où nous pouvons totalement violer les processus et les structures du monde naturel ; aussi notre relation à la nature n'est plus déterminée par les forces de la nature mais par le pouvoir de la direction politique. » (Libération, janvier 1971).

On en arrive donc à mettre en question la notion même de croissance:

« En dernier lieu, il faut reconnaître que la crise de l'environnement est une confrontation entre l'homme et la nature ; entre les systèmes humains dont l'influence est maintenant globale, et les systèmes écologiques naturels qui ont construit la biosphère comme un lieu qui convient à la vie et l'ont maintenue ainsi. Combien de D.D.T., combien de pesticides, combien de déchets de combustibles, de plomb, de sulfures et de particules diverses faisons-nous vomir dans l'atmosphère ? Comment faisons nous la transition entre une croissance sans frein et une croissance limitée, jusqu'à la stabilité en de nombreux domaines des économies nationales -- une stabilité dictée par les dimensions de la terre ? ... Des limites doivent être définies : les limites de la biosphère, des océans, des continents, des estuaires, des villes, et des systèmes écologiques naturel et agricole qui les soutiennent ; la limite de la force de développement, de l'eau... » (Ramparts mai 1970, Science and the gross national pollution).

On en arrive à réfléchir sur la distorsion que représente l'évolution de la nature dans le cadre de la technologie industrielle moderne, par rapport à l'évolution « naturelle » de la nature (de l'amibe aux vertébrés supérieurs). L'histoire sociale viole l'histoire et défait son œuvre :

« Finalement, la complexité et la diversité de la vie qui a marqué l'évolution biologique pendant tant de millions d'années est remplacée par un environnement plus synthétique et de plus en plus homogénéisé. Toute considération esthétique mise à part, l'élimination de cette complexité et de cette diversité peut se révéler la perte la plus grave. La société moderne défait littéralement le travail de l'évolution organique » (Ramparts mai 1970, Towards an ecological solution).

La crise de l'écologie conduit ainsi à une mise en question d'un des fondements essentiels de la fameuse « bonne conscience » américaine, la « foi en la science », en les possibilités illimitées de la science et de la technologie. D'un côté science et technologie sont mises devant leurs responsabilités : elles seules peuvent arrêter le désastre. Mais de l'autre, leurs compétences sont limitées. Une méfiance fondamentale s'instaure, qui nourrit la méfiance croissante envers « le progrès inévitable ». Le chapitre VI de la brochure **Ecology and Power**, s'appelle ironique-

ment « Science can do anything... »

Traduit en termes marxistes (lesquels sont peu familiers en général aux penseurs et aux militants même les plus vigoureux de la nouvelle gauche américaine), cela signifie qu'on met en question d'une part la définition du rôle historique des forces productives, et d'autre part la définition de la contradiction principale du capitalisme.

D'une part en effet, on en arrive à refuser aux forces productives ce dynamisme créateur, cette sorte « d'infaillibilité (encore que le mot n'était pas employé) que Marx leur avait accordée sur la base de l'expérience de la société industrielle du milieu du XIXème siècle. Foi en l'infaillibilité des forces productives qui survit

l'accent sur un autre aspect du capitalisme, souligné d'ailleurs déjà par Marx : sa tendance à l'auto-expansion illimitée (« reproduction élargie »), son besoin congénital d'expansion illimitée. La contradiction fondamentale du capitalisme arrivé au stade de l'explosion technologique n'opposerait-elle pas cet appétit d'expansion illimitée et le caractère limité des ressources naturelles de la planète (eaux, oxygène, équilibre thermique, etc.) ?

C'est-à-dire qu'on est conduit à renverser le rapport historique entre forces productives et rapports de production, entre l'histoire naturelle (y compris la technologie) et l'histoire sociale.

« Le message le plus important de Marx il y a un siècle fut que l'humanité doit

16

USA



de façon dégénérée et naïve dans la pensée soviétique contemporaine, sous la forme d'un « vitalisme » quasi religieux (« le progrès impétueux des forces productives », « la vie décide de tout », etc.). Les forces productives, par elles-mêmes, et en tout cas dans le cadre du capitalisme cancéreux dans lequel nous vivons, sont susceptibles de perversion. Elles doivent être contrôlées par la superstructure consciente. Elles ne doivent pas avoir le dernier mot, elles ne doivent pas être libres de mener l'histoire à leur guise. La crise de l'écologie conduit à la dénonciation de ce « fétichisme des forces productives » qui reste congénital chez tant de marxistes (cf. les récentes déclarations de P. Juquin sur l'avenir de la technique, déclarations philosophiquement greffées sur le même fond que les thèses de Servan-Schreiber).

Par ailleurs, c'est aussi la définition classique de la contradiction fondamentale du capitalisme qui est en question. On considère en général que cette contradiction oppose la capacité illimitée de développement des forces productives et le caractère contraignant, négatif, des rapports de production ; telle est la définition du caractère nécessaire de la révolution française ou de la révolution soviétique (qui ont brisé respectivement, « sous la poussée des forces de production », le moule féodal et le moule capitaliste). La crise de l'écologie conduit à mettre

développer des moyens de survie (means of survival) pour vivre. Aujourd'hui, le développement d'une technologie flexible, ouverte (flexible, open-ended technology) a complètement renversé cette idée... Le message le plus important de l'écologie est l'idée que l'homme doit maîtriser les conditions de vie pour survivre » (Ramparts, mai 1970, Towards an ecological solution).

On pourrait sans doute utilement méditer sur le fait que les Etats-Unis sont le premier pays où se produit cette prise de conscience du « renversement des priorités historiques », cette prise de conscience de la contradiction entre la tendance de la technologie à l'expansion illimitée (« open-ending ») et le caractère limité du cadre naturel de cette expansion.

Car c'est une situation que les Etats-Unis, à une autre échelle et dans un autre contexte, ont finalement déjà connue. En 1890, il fallut un Act officiel du Congrès pour déclarer « close » cette « frontière » de l'Ouest dont le caractère ouvert avait nourri pendant plus d'un siècle le dynamisme de la nation américaine. Ne revit-on pas à l'échelle planétaire la même mutation ? On ferme la frontière technologique, ou au moins on pose le problème de sa fermeture.

Ceci conduit aussi à réexaminer sous cet angle la relation historique entre capitalisme et

socialisme (au moins sous sa version soviétique). Le fait que les moyens de production aient été transférés du capital privé à la gestion collective ne modifie pas en effet la contradiction plus fondamentale entre la tendance à l'auto-expansion incontrôlée et cancéreuse des forces productives, et le caractère limité des ressources de la planète. La pollution des rivières sévit de façon catastrophique en Union Soviétique, le poisson disparaît ou a mauvais goût, et toutes les ménagères de Moscou le savent (même si la **Pravda** ou **France-U.R.S.S.** n'en parlent pas). Il y a en U.R.S.S. un problème de l'écologie. Poser ainsi le problème n'a rien de commun avec la propagande réactionnaire de l'« éco-establishment » américain, quand celui-ci renvoie dos à dos le capitalisme et le socialisme et appelle à une croisade unanimiste sous la direction des grands trusts. La dépossession du capitalisme privé est une condition nécessaire mais non suffisante, en vue du passage au socialisme. Le socialisme doit également définir en termes nouveaux le rapport entre l'homme et la nature ; il doit poser le problème du contrôle des forces productives, ce que le capitalisme est incapable de faire. Pour cela, il doit cesser de courir désespérément derrière un modèle de société dont le propre est justement d'être réduit à la fuite en avant et que donc il ne rattrapera jamais.

La gravité de la crise de l'écologie a d'ailleurs conduit certains Américains à examiner d'un œil nouveau les aspects philosophiques de ce rapport entre l'homme et la nature. Ils mettent en question la tradition occidentale dualiste, qui définit l'homme comme extérieur à la nature et destiné à triompher d'elle.

« Les origines de notre destruction présente de la capacité de soutien de la vie (life support capacity) de cette planète sont enracinées dans le matériau même de notre civilisation, et elles atteignent leurs dimensions les plus folles dans l'actuelle Amérique des corporations. Le rationalisme grec d'Aristote, la mentalité romaine, les injonctions anthropomor-

phiques de la Bible à dominer toute la terre et dompter tout ce qui rampe, les notions de progrès et de croissance de la philosophie des Lumières, les actuels systèmes techniques et économiques de corporations motivés par la compétition — tout cela domine la mentalité occidentale d'une lutte de l'homme contre la nature. Où la nature travaille pour l'harmonie, la coopération et l'interdépendance, la société industrielle avancée travaille pour la croissance, la compétition et l'indépendance... La domination de l'homme par l'homme et celle de l'homme sur la nature sont les deux côtés d'une même médaille ».

La définition du rapport homme/nature comme rapport de domination est le fruit d'une société elle-même fondée sur la polarisation entre dominants et dominés (en remontant même au caractère de domination de la famille patriarcale, et en passant par les sociétés esclavagistes, féodales et capitalistes). « La racine de la crise écologique se trouve précisément dans le fondement coercitif (coercitive basis) de la société moderne » (**Ramparts**, mai 1970, Towards an ecological solution). « Étant donné le caractère compétitif qui lui est propre, la société bourgeoise non seulement dresse les humains les uns contre les autres, mais la masse de l'humanité contre le monde naturel » (*Ibid.*) « Il est nécessaire de vaincre non seulement la société bourgeoise mais aussi le long héritage des sociétés : la famille patriarcale, la cité, l'état — en fait les divisions historiques qui ont séparé esprit et sens, individu et société, travail et jeu, homme et nature... la domination, la hiérarchie et l'état, sous toutes leurs formes, sont absolument incompatibles avec la survie de la biosphère. Ou bien le mouvement écologique est un mouvement révolutionnaire ou il n'est rien de tout ».

« Biosphère », « Biocide ». Ce n'est pas un hasard si le premier de ces termes hante littéralement les esprits des gauchistes américains, obsédés par la vision d'un cataclysme général provoqué par l'irresponsable explosion technolo-

gique dont leur pays est le théâtre, cataclysme auquel l'humanité ne survivrait peut-être même pas. Alors que le second de ces termes a été forgé par les Vietnamiens victimes d'une agression monstrueuse de la part de la société technologiquement la plus développée du monde, et qui utilise sa puissance technique pour tuer non seulement l'homme (le génocide dénoncé par le tribunal Russell à Stockholm), mais toute forme de vie animale et végétale (défoliants, guerre chimique, bombardements massifs). On retrouve ici encore une fois cette idée fondamentale que la guerre du Vietnam n'est pas un accident marginal dans le cours du capitalisme américain (« un abcès sur un corps sain », comme disait Georges Cogniot pour définir les crimes de Staline), mais au contraire l'expression la plus achevée et la conclusion la plus logique de la société industrielle développée. Les mêmes forces qui détruisent toute la vie en temps de « guerre » au Vietnam la menace intégralement en temps de « paix » dans les pays industriels (les dégâts étant relativement moins grands dans les pays « sous-développés », qu'on ferait mieux d'appeler « sous-pervers »).

Peut-on encore ajouter une dernière remarque sur les implications sociologiques et philosophiques du problème de l'écologie. Tous les articles et textes examinés ici ont été écrits par des hommes. Cela suffit-il à expliquer leur silence sur un fait qui semble pourtant une évidence manifeste. Parmi les rapports sociaux de domination que l'homme projette sur ses rapports avec la nature, il y a le rapport homme/femme. Toute la littérature de « domination de la nature » (y compris « marxiste ») est fortement imprégnée de **male chauvinism**. La nature, c'est un peu une femme « qu'on s'envoie », et qui doit encore dire qu'elle est heureuse...

VII. LA PLACE DE L'ÉCOLOGIE DANS LA STRATÉGIE DE LA GAUCHE

L'écologie n'est certainement pas le problème central dont dépendent tous les autres ; il ne doit pas détourner de la guerre du Vietnam,



de la lutte contre l'oppression capitaliste directe, de la lutte des femmes. Mais c'est un secteur spécifique du front de lutte, où il est essentiel de ne pas laisser l'initiative aux « libéraux ». Seuls les révolutionnaires peuvent pousser jusqu'à son terme l'analyse cohérente de la crise écologique et la lutte pour des solutions réelles.

L'écologie pose le problème de la lutte pour la **qualité** de la vie :

« Nos villes sont surpeuplées, puantes et laides. Chaque année qui passe il y a moins de terres vacantes. Notre santé se détériore ; de plus en plus de gens sont malades de dégénérescence — ce qui signifie que leur corps en fait pourrit plus jeune. Notre travail est ennuyeux. Nous travaillons de plus en plus dur pour payer des facteurs et finir par enrichir d'autres gens... La pollution de l'Amérique n'est pas un accident. Ce n'est pas une inadvertance technique, ni non plus la faute des gens. On n'y remédiera pas par quelques trucs ou inventions fantaisistes... La pollution provient du gaspillage elle provient de l'excès de production, d'une production bâclée qui gaspille ce qui a été produit. La pollution durera tant que les choses seront faites pour le profit et non parce que les gens en ont besoin. La pollution continuera jusqu'à ce que nous considérons **tout** ce que cela coûte de faire quelque chose — y compris ce que cela coûte à l'environnement. La pollution et la faim dureront tant que les ressources d'une nation servent au profit d'un petit nombre et aux dépens du plus grand nombre » (Ecology and Power).

Le climat de panique écologique qui s'installe dans des pays comme les Etats-Unis ou le Japon, bientôt comme la France, a un caractère objectivement pré-révolutionnaire. Qu'on se rappelle le caractère pré-cataclysmique, l'extrême énervement des New Yorkais lors de la grande panne générale d'électricité, il y a quelques années. Pendant tout le XIX^{ème} siècle, les rationalistes scientifiques de la bourgeoisie sûre de son avenir se gaussaient des « terreurs de l'an mil ». Mais les terreurs de l'an 2000 produites par la peur d'une « éco-catastrophe » sont déjà dans les esprits et poussent aussi vite que le cancer (qui en est un autre ingrédient essentiel). Les establishments de toutes sortes sont incapables de contrôler et encore moins d'apaiser les mouvements spontanés de fureur collective que risquent à tout moment de produire un accident technologique ou atmosphérique dans une « mégalopolis ». Tokyo et Los Angeles en 1970 sont passées très près du seuil de tolérance sociale, du seuil de respirabilité de l'atmosphère, du fait de la formation soudaine d'épaisses masses de « smog » ; tout le monde ne peut pas dans ces cas-là partir dans sa villa de luxe ou,

comme les flics japonais, aller respirer tous les quarts d'heure un peu d'air pur dans un masque. Dans de telles situations, les masses affolées par la panique biologique la plus élémentaire sont susceptibles de se radicaliser à une vitesse extrême. Qu'on pense aussi aux effets de masse de l'affaire du Torrey Canyon et de la pollution de la Manche par la « marée noire ». La crise écologique peut avoir des effets politiques insoupçonnés. Une étincelle suffit à mettre le feu à la plaine...

En effet, les dimensions mêmes du problème de l'écologie interdisent toute solution pastoraliste individuelle. Le Vermont ou la Lozère ne peuvent recevoir toutes les victimes du cancer technologique. Il faut repenser dans son ensemble le rapport ville/campagne, en repensant les bases mêmes de la civilisation urbaine développée. La résurgence pastoraliste-populiste est saine et féconde, à condition qu'elle conduise à la destruction de la ville fondée sur les métros bondés et les hideux grands ensembles (New York, Moscou, Tokyo, Paris), et non pas à l'évasion individuelle.

Ceci est vrai aussi du rapport entre la « ville mondiale » et le « village mondial », entre l'impérialisme et le monde environnant dont seule l'exploitation intensive lui permet de survivre. La destruction du délicat équilibre écologique dont dépend le maintien de la vie sur l'en-

semble de la planète (« life support system ») est encore un nouveau crime de l'impérialisme. Le cas du Vietnam est un cas extrême, mais non pas un cas exceptionnel. Tout le processus économique d'exploitation des ressources du tiers monde contribue à la destruction de l'environnement naturel : immenses champs d'épandage des résidus de la fonte des minerais d'étain en Malaisie, devenus désertiques et lunaires, impropres à la culture ; latérisation des sols épuisés par des monocultures spéculatives comme au Brésil, etc. Par ailleurs, la délicatesse des mécanismes naturels affectant et les masses océaniques et les masses atmosphériques conduit les pays industriels à infliger de force une pollution généralisée aux peuples même restés indemnes en apparence (Afghans, Mélanésiens, etc.). Toute l'humanité est affectée par le **greenhouse effect**, l'augmentation du taux de gaz carbonique bouleversant l'équilibre thermique en privant la terre de sa capacité naturelle de refroidissement. Toute l'humanité est affectée par la pollution des mers, l'empoisonnement du plancton, etc. (en y ajoutant les essais nucléaires français du Pacifique, qui ont contaminé des zones immenses — faune marine, etc.). Enfin, le « village mondial », sauf quand il s'est dégagé par la lutte révolutionnaire (Chine, Vietnam, Corée) continue à subir l'influence délétère de la « ville mondiale ». Les « élites » et dans une certaine mesure les masses sont contaminées par un modèle pervers de « développement » qui est une véritable pollution.

L'effort de réflexion que la crise de l'écologie a suscité dans la gauche américaine peut être le point de départ d'un mouvement politique sans précédent dans l'histoire humaine. Le temps historique devient un moment décisif du temps géologique et du temps biologique, considérés pourtant comme incommensurablement plus distendus. Le vieux rêve de réconciliation de la nature et de la société, formulé par le taoïste Zhuang Zi et le chrétien François d'Assise, par le philosophe de salon J. J. Rousseau et par les révolutionnaires **narodniki**, devient aujourd'hui cauchemar. Pour s'en libérer, l'histoire sociale est condamnée à s'intégrer à l'histoire naturelle, sous peine de détruire celle-ci.

FIN



Au nom de l' **ORDRE**
de la **PROPRETÉ**
de la **CONSCIENCE**

← (Les coupures accompagnant
les photos et celle du titre,
nous ont été gracieusement
fournies par la SPA
d'Aix en Provence)

— Si vous ne devez pas soigner convenablement un animal,
n'en ayez pas.

LA PIOLINE

Autant vous dire tout de suite que la
PIOLINE c'est les maos, les MAODSIX nous
on est pas raciste, c'est avant tout des mecs,
des manas, qu'on a rencontré et
qu'on estime pour l'action qu'ils
mènent. On travaillera avec eux tant
qu'on trouvera leur action juste.
Le reste on s'en f... -



Imaginez à l'emplacement de la ZUP (route de Marseille), à Aix-en-Provence un bidonville : c'était il y a quelques années, ça s'appelait les Abattoirs. Un jour, comme on « urbanise cette zone » c'est-à-dire qu'on y fout côte à côte et n'importe comment, de grands immeubles, on chasse les habitants du bidonville, des travailleurs émigrés pour la plupart. Ça n'empêche pas de les employer à l'édification des immeubles, travaux de terrassement, de maçonnerie, tous les travaux les plus durs leurs sont réservés, comme partout. Mais les logements, non. « C'est nous qui montons les logements de nos propres mains et on n'y a pas droit ». Où les envoyer ? Ces gens-là, ils sont comme nous, non monsieur. Les assistantes sociales, gens de l'ATOM, de la municipalité et tout le bataclan ont un argument massue « ils ne peuvent s'habituer du jour au lendemain à un logement décent, il faut les adapter » autrement dit, dans un langage « social » le coup de charbon dans la baignoire ; un mot à la bouche « intégration ». Pensez, pour un Français môtôyer un Arabe ! Comme disait un travailleur algérien : « c'est les gens qui commandent dans les bureaux qui sont racistes ». Résultat : on va leur faire un autre bidon ville, un vrai, en dur, histoire de bien les adapter. On appellera ça « Cité de transit » histoire de faire croire qu'on y fait que passer, mais ça fait 2-3 ans que des familles de 10 à 12 personnes sont entassées dans 1, 2 ou 3 pièces ! Allez-y voir : prenez l'autoroute de Marseille, tournez en direction des « Milles » sur votre droite vous apercevrez en contre-bas, sous l'autoroute (tellement de voitures qui partent en vacances et on ne peut pas dormir !) tout contre une énorme citerne de gas-oil (540 m3), une cinquantaine de baraquements alignés sur 2 rangs le long d'une allée centrale (de terre, boue quand il pleut et que ce n'est pas carrément inondé), à côté d'un canal où se déversent les égouts d'Aix (on est obligés de fermer les fenêtres à cause des odeurs, mais alors l'été on s'étouffe dans la maison). Les baraques sont de ciment armé, sol de ciment, humidité permanente (maladies des enfants qui dorment par terre faute de place) et toits de tôle ondulée (chaleur l'été, glacial l'hiver et sur lesquels dansent les rats la nuit).

À l'entrée, un grillage borde la cité tout au long, on dirait un camp de concentration. Il y avait une grande salle commune, au centre, elle a été bouchée cette année. Mais les gens s'en foutent, c'était la salle des monitrices (elle a été faite pour elles), pas la leur. Les gamins jouent dans les rigoles, ils ont pour centre d'activités les voitures cassées, les pierres et les déchets « on dit que nos enfants sont sales : on vit dans la saleté ». Vous pouvez y aller, vous serez bien reçu si vous ne représentez pas une « Autorité » quelconque ou un irresponsable de la municipalité. Voilà ce que vous entendrez :

TEMOIGNAGES

Conclusion : partout dans chaque maison un cri unanime : « on veut un logement décent, on a de quoi payer, on veut habiter en ville, vivre comme des personnes et non comme des porcs ». Les gens ont fait deuis des années des demandes de HLM., leurs regards sont tournés vers la ZUP. Mais comment vit-on à la ZUP ? (Objet d'un prochain article).

HISTOIRE DE MADAME GUERMOULD (actuellement à La Pioline)

J'étais hébergée chez ma mère, à la Cité Tivoli à Aix, son immeuble appartenait à une société privée. Elle m'hébergeait avec mes 9 enfants et mon mari. Ma mère avait terminé son bail, elle est partie. Elle m'a laissé dans l'appartement. Moi, j'ai voulu continuer à payer le loyer au nom de ma mère, toujours parce que je dis « ma mère, elle va revenir, elle n'a pas de maison ». Et le propriétaire, il m'a mis en jugement. J'ai été convoqué devant le Tribunal d'Aix où monsieur le Président il a dit « on ne peut pas mettre 9 minots à la porte. On veut pas encaisser le loyer, pourquoi ? » Le propriétaire a répondu qu'on était trop nombreux, c'était un F. 4. Alors monsieur le Président du Tribunal d'Aix



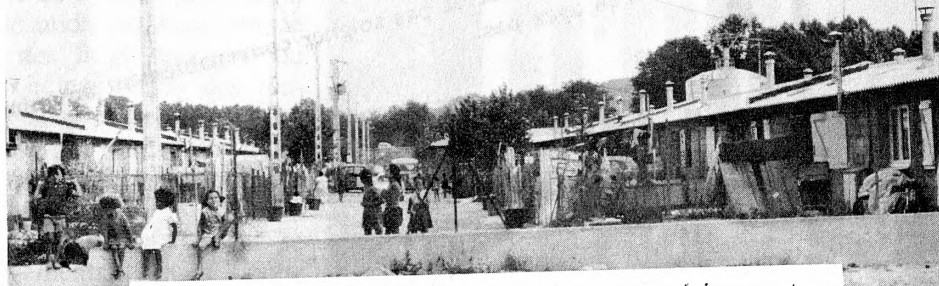
Notre magnifique refuge : endroit idéal pour les animaux,



m'a donné un délai de grâce de 5 mois. Dans ces 5 mois de délai de grâce, je fais les démarches. J'ai été voir M. le maire, M. Ciccolini. J'ai été voir M. Spinoza, directeur des H.L.M. J'ai été voir M. Goujoux, président des H.L.M. J'ai été voir le membre de l'U.D.R. M. Eustache. J'ai été voir à Marseille des adjoints au maire. J'ai été voir M. Philibert. J'ai été voir M. Chourou, membre de l'U.D.R. et tous ces personnages-là qui se téléphonaient, qui m'écrivaient des lettres « on s'occupe de vous ». J'ai ramassé une vingtaine de lettres. Je les ai même déchirées dans le bureau devant eux. Dans le bureau de M. Eustache. Alors, après, les 5 mois ont terminé, ça a été le mois de novembre 1971.

Et le 31 novembre, j'ai été expulsée. Avec la Force de l'Ordre. J'avais quelques affaires de mobilier, je les ai laissées dans la cave qui appartenait à ma mère. Deux ou trois jours après, les

Votre chien a besoin au minimum d'une niche confortable, abritée, et d'un fil de fer courant de plus de 10 mètres.



Il faut donc qu'un service les ramasse pour éviter, outre les accidents, que les villes et campagnes soient envahies de bêtes faméliques, risquant de causer des épidémies entre autres.



voisins m'ont donné les nouvelles que les meubles ont été chargés dans un camion, ont été distribués avec les chiffonniers d'Emmaüs. Alors ils m'ont laissé sans mobilier (ici, c'est tout des choses qu'on m'a données), ils m'ont foutu à la porte, la vaisselle jetée dans les escaliers, le butane, le fourneau, la cuisine que je faisais à manger a été embarquée aussi, les voisins sont témoins. Ils m'ont rien laissé, je pleurais dans la rue, j'étais comme une folle. Les voisins ont ramassé les enfants, pendant 2 semaines j'ai eu les enfants éparpillés chez les voisins. Moi, j'étais avec mon mari dans une cave, parce que j'avais peur de chercher des ennuis à mon fils qui habitait à la ZUP. Mon fils, en voyant le gros malheur, il me dit « maman, coûte que coûte, je prends mes risques et je t'héberge ». Mon fils m'a hébergée, mes enfants allaient à l'école, ils prenaient le car du matin jusqu'au soir, pas de scandale, pas d'histoires, on ne voyait pas mes enfants dans l'immeuble s'amuser ni dehors.

Et un beau jour j'ai eu la visite de M. le Commissaire d'Aix, qui s'occupait des expulsions. M. le commissaire a frappé à la porte. J'ouvre, il me dit « Je viens Mme Guermould parce que M. Spinoza dit que chez lui c'est pas un taudis. Vous habitez 15 personnes dans un F 3 ». Je lui dis « Est-ce que vous avez eu des plaintes des locataires ? ». Il m'a dit : « Non madame, personne s'est plaint de vous mais à partir de ce soir il ne faut pas que vous restiez chez votre fils !! ». « Et où je vais aller ? ». Il me dit « Ça Je suis partie voir M. Spinoza. nous est égal, allez voir M. Spinoza ».

J'ai pris mes 9 enfants et je suis partie chez M. Spinoza. Quand il m'a vue il a dit : « Ah! C'est la famille Guermould ! ». Et qu'est-ce qu'il a dit « c'est que j'ai rien pour vous, pour vous reloger ! ». C'est le directeur des H.L.M. Il dit « j'ai rien pour vous, il faut partir à La Pioline, mais je vous promets que dans 2 mois 1/2 au plus tard vous serez relogés ». Il dit au secrétaire « mettez-moi le dossier de

Mme G. sur le bureau et qu'on n'y touche plus ». Il y a plus de 4 mois de ça, et je suis encore là. Et écoutez, ce n'est pas tout, il m'a donné un foyer comment ? C'était pire qu'une écurie. Il me dit « voilà la clef de votre numéro de porte, c'est le 47 », comme dans la cellule de prison. J'arrive : il y avait pas de fenêtre, je parle de l'encadrement des fenêtres hein, pas de vitres, pas de portes, il y avait le trou des cabinets, cabinet des antiquités comme on dit, plein de cailloux, bouché, tout était inondé, et des bestioles, des gros cailloux, partout, des odeurs nauséabondes de tous les coins, il m'a fallu je ne sais pas combien de litres de grésil et de javel pour désinfecter tout ça, il m'a donné une chambre pleine de trous de punaises, voilà la maison qu'il m'a offert M. Spinoza, et j'ai 4 enfants qui dorment par terre. Ciment armé et les murs c'est des briques, pas un brin de peinture ni de chaux vive, ça revient trop cher ! Si je me mets à lisser et tapisser tout ça, où je vais ! même pas de la chaux ! C'est humide et avec l'humidité de la nuit ça sort du ciment armé, et on est envahi par les moustiques, et les mouches, on peut pas dor-

mir, il fait chaud, on entend les rats qui dansent au plafond, et les plafonds c'est du carton et justement parce que c'est du carton on les entend bien courir et je ne sais pas ce qu'ils font là-haut. Quand on est arrivé ici il faisait froid, j'avais pas de réchaud, il pleuvait. On gelait ici. Je pleurais : qu'est-ce qu'ils s'en foutent ! Quand on n'est pas humain, qu'est-ce qu'on fait. On jette les bêtes n'importe comment et puis, terminé ! Ils n'ont pas un brin d'humanité dans les veines, tout est là.

Ici les gens vivent dans des conditions réciproques aux miennes, ils ont des enfants qui couchent par terre, ils sont bouffés par les mouches, envahis par les moustiques, les rats, on est près d'une citerne de gas-oil, et toutes les odeurs nauséabondes des égoûts d'Aix et des Milles qui se rencontrent là-dedans pour faire l'engrais, et tous les enfants malades, asthmatiques, fièvres, otites, méningites. On trouve les punaises pourquoi ? Par la misère, la misère et la souffrance. Pas d'eau chaude, pas de salle de bains. On est obligé de passer par là. On dit que les enfants sont sales : on vit dans la saleté que

nous avons autour de nous. Qu'est-ce qu'ils ont les enfants pour s'amuser : des rigoles, des voitures cassées, des verres et de tout. Les enfants ils vont s'amuser par là, à la saleté. En hiver il nous faut un butane par semaine pour chauffer l'eau et se laver, parce que les écoliers tout le temps il faut leur faire la toilette, on les lave, ça coûte cher. Du mazout, tous les jours, 5, 10, 15 litres selon les journées de froid. Vous avez les cars et les cantines des enfants qui sont écoliers, qui sont loin. A combien ça revient ce loyer ? C'est pire que le loyer d'une villa, 80 à 100.000 F ! Le même argent on peut payer un loyer, on dit pas spécialement à la ZUP mais vivre comme les personnes, convenablement.

Ils auraient pris un peu de temps, ils auraient fait des maisons convenables, qu'est-ce que ça coûte par exemple de faire venir le gaz de ville ? Mais ils ont fait ça exprès pour rendre les gens fadas, pour les emporter plus vite, ils peuvent pas tuer, on dirait c'est des criminels, ils iraient en prison, alors on nous tue à petit feu, ce sont quand même des criminels.



MOUVEMENT POLLUTION NON

Prépare son action: manifeste contre les emballages perdus, "civilisation de gâchis"... Début Septembre une circulaire sera envoyée à tous les mouvements écologiques dans ce sens. Demander le manifeste au secrétariat du mouvement qui, lui, demande la participation de tous ceux intéressés par ce problème: démarrage des actions en Octobre avec boycott sur le tas dans les hypermarchés des grandes villes des emballages perdus, plastiques etc...



DETAIL DES REJOUISSANCES:

- 1) BOYCOTT des emballages et flaconnages en matière plastique, principalement utilisés pour les conditionnements d'eaux minérales, vins, huiles and so on... Emporter une bouteille de verre sur les lieux d'achats et faire le transvasement (se munir aussi d'un entonnoir!)
- 2) BOYCOTT des aliments présentés dans des barquettes embouties recouvertes d'un film plastique.
- 3) Laisser chez votre distributeur, en expliquant le geste, tous les conditionnements plastiques superflus ou présentant un caractère nocif lors des destructions.
- 4) Protester auprès des centres de distribution pour rétablir les consignes (ça se

fait en Finlande, où les emballages perdus ou en plastique sont maintenant interdits) 5) Protester auprès des marques qui utilisent trop les matériaux d'emballage... Allez! Au boulot!

POLLUTION NON nous fait aussi savoir qu'il constitue une agence de presse: Agence de presse "REHABILITATION ECOLOGIQUE" Activité opérationnelle (contre les militaires) vers Novembre[†].

[†]Démarrage en Septembre d'actions de masse à DAMPIERRE EN BURLY (45) contre la centrale nucléaire.....

Mouvement POLLUTION NON
Secrétariat général
12, rue du Grand-Clos
45 MONTARGIS

DEMAIN :
500.000 tonnes

Aujourd'hui :
5.000 tonnes
DE FUEL A LA MER !

"Saija"
"SAIJA"
Le "Saija"
Pétrolier
maudit.



Le naufrage du "Saija" L'officier de quart avait pris le phare de Corse pour celui de Sardaigne !

hier soir
L'échouage du "Saija" :
le mazout
à moins de 2 km. de Bonifacio

BONIFACIO : Mobilisation contre la "marée noire"

L'île Cavallo polluée

Le nord de la Sardaigne à son tour menacé

Le naufrage du pétrolier "SAIJA"

Nouvelles fuites de fuel

SITUATION AGGRAVÉE

Aucune garantie
de réussite

Mazout à gogo

Naufrage du "Saija" : l'entrée de Bonifacio pourrait être barée pour éviter la propagation de la nappe de mazout

Les opérations de pompage ont repris à bord du "Saija", toujours abrité dans une crique entre la Corse et la Sardaigne

LE « SAIJA » : UN PETROLIER COMME LES AUTRES !

Quand on ne VEUT pas comprendre, on n'est pas loin d'être un salaud.

Quand on ne PEUT pas comprendre, on manque tout simplement d'imagination. Pourtant, et c'est ça qui est insupportable, il y a des gens qui comprennent et qui ont de l'imagination, qui savent bien des choses et qui ne disent rien, pour éviter de perdre ce qu'ils ont : une place au soleil, un poste de télé, etc.

Il y a aussi ceux qui prétendent tout prévoir, ceux qui croient en la puissance souveraine de la technique, ceux qui risquent de compromettre la vie des autres pour faire des affaires, ou pour faire un monde où les gadgets, les machines conditionnent la vie, les rapports humains, le futur. Pour ceux-là il n'y a pas d'espoir. Mais pour les autres qui s'abreuvent d'informations, on peut fournir quelques sujets de réflexion pour imaginer le futur à partir du présent...

Fin juin, un pétrolier de 10.000 T s'échoue entre la Sardaigne et la Corse : 3.000 T de fuel à la mer ; les vents changent et menacent tantôt les côtes françaises, tantôt les côtes italiennes...

Le « Saija » est un pétrolier comme les autres, avec radar et tout... Il a pris sa cargaison à Lavéra et vogue vers un port italien. C'est banal, routinier même. Tout va bien à bord, trop bien peut-être, — à cause de l'été naissant, de l'alcool à gogo, d'agréables compagnes... Quand on a une cargaison de pétrole, qu'on n'a pas le droit de fumer, on passe son temps à autre chose !

Jusqu'au moment où un tout petit détail technique (le radar en l'occurrence) se met en panne et n'assure plus la sécurité du navire, ni celle des hommes hébétés par l'alcool et l'ambiance... chaude.

Un rien en somme. Le capitaine est en panne comme le radar (ivre-mort). Quelle importance ! Puis soudain, la brume, un phare pris pour un autre, des écueils un peu plus mordants, plus hauts — un choc — une déchirure de la coque, du pétrole à la mer — S.O.S. — des secours, des spécialistes alertés. Plus rien ne fonctionne suivant les consignes : c'est la catastrophe et l'heure des alarmes. La marée noire, l'épave, le plan « Polmer », les réunions préfectorales, les premiers secours, les discussions sur les lois de la mer qui datent de la marine à voile. C'est la panique à Cavallo, en Corse, en Sardaigne. Tout le monde s'échauffe et cherche comment profiter du drame : ça vaut cher, le pétrole ! Quant à la marée de pollution, c'est une affaire de spécialistes, ils sont là pour ça ! Fausses manœuvres, remorquage en douce... N'insistons pas, c'est le bordel : on pompe, le fuel continue à s'épandre. Ni la France, ni l'Italie ne veulent abriter le sale Scandinave en perdition (il n'y a plus rien à gagner dans l'affaire...).

Alors, il ne faut pas qu'on nous raconte que pour Fos, le havre des 500.000 T, tout est prévu pour éviter des catastrophes. 50 multiplié par 10.000, ça fait pourtant le poids ! Un verre de whisky de trop dans l'estomac du responsable et la coupe déborde (c'est le cas de le dire !). Faut être sérieux ! Ce qui n'est pas compris dans l'expansion démente du trafic pétrolier, c'est le petit rien humain, une belle fille, un peu d'air, l'ivresse pour oublier le sale boulot, et puis plouf ! deux millions de travailleurs en face d'une mer sans poissons, d'une portion de richesses naturelles anéanties pour des années ou peut-être pour toujours.

Ne parlons plus des techniciens, des technocrates, des ingénieurs, calculateurs, computers, des assurances, des consignes de sécurité et de la toute puissance du progrès.

Faut pas nous prendre pour des cons ! *Jean Maille*

Constamment soumises...
toujours consentantes...

LES
ESCLAVES
DU
PLAISIR



INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS



les desirs ont été fait un ^{par} phalloscrate ordinaire -putie!

AVORTEMENT AIX-EN-PROVENCE

La police intervient à l'hôpital d'Aix, a accès aux dossiers médicaux, relève les noms des femmes qui ont séjourné dans le service chirurgie pour K 30 (code de l'avortement et du panari).

Elle fait pression individuellement sur des femmes pour leur soutirer des aveux, à domicile.

Point de départ : dans un hôpital marseillais une femme est à l'agonie à la suite d'un avortement boucherie.

Le but poursuivi est clair : traquer les petits réseaux, en profiter pour semer la terreur dans l'esprit des femmes, jeter le discrédit sur les jeunes en associant drogue et avortement dans les articles des journaux locaux.

Ainsi on ravive l'image de marque honteuse et culpabilisante attachée à l'avortement ; alors que le Manifeste des 343 et la lutte au grand jour pour l'avortement libre et gratuit avait un peu assaini la question.



Actuellement une partie du corps médical, les autorités judiciaires ou policières elles-mêmes n'osent plus comme avant accabler officiellement des femmes qui ne se cachent plus et même revendiquent la liberté de l'avortement.

Sous couvert de défendre la vie d'une femme mise en péril par un avortement mal fait, ils ont beau jeu d'arrêter un simple infirmier qui arrondissait ses fins de mois sur le ventre des femmes. Et ils laissent prospérer les autorités médicales de la région qui ont pignon sur rue et font ça pour 2.000 F.

Ils ont l'air de punir les coupables que sont les petits avorteurs, alors que c'est la loi interdisant la liberté de l'avortement qui les engendre.

Un avortement fait dans la légalité, à l'hôpital, ne serait pas plus dangereux que l'opération qui consiste à ouvrir un panari. C'est la même cote qui les désigne dans la nomenclature médicale.

Mais nous les femmes, quand nous réclamons l'avortement légal, nous savons que ce n'est qu'un minimum, une condition préalable pour nous attaquer au vrai problème : pourquoi nous voulons avorter.

Le droit à l'avortement légal nous laissera l'esprit libre pour enfin nous demander ce que nous voulons vraiment pour reprendre possession de notre corps qui nous appartient si peu, qui depuis toujours a été pensé par les autres : nos parents, nos hommes, la société.

Pourquoi un million d'avortements par an, alors que le Planning existe depuis 1945 et que presque toutes ont entendu parler de la pilule ? Pourquoi les privilégiées qui ont sous la main les moyens techniques de contraception finissent-elles cependant par être obli-

gées d'avorter un jour ou l'autre ? Parce qu'il ne suffit pas d'avoir les moyens techniques et un droit à la contraception qui n'est en fait qu'apparent.

Depuis la naissance, nous sommes toutes victimes de cette idée qu'on nous met dans la tête avec notre première poupée, que c'est le rôle naturel des femmes d'être mères, que c'est le seul important pour elles, que c'est la condition de leur épanouissement.

On ne nous dit jamais que le sacrifice de toutes nos autres potentialités, de nos autres besoins à cette tâche, nous empêche de vivre la maternité comme une relation équilibrée et harmonique parmi d'autres.

Cette unique « vocation » fait de la maternité le seul domaine qui nous reste, où investir tout ce que nous n'avons pas mis ailleurs, où nous rattraper de tout ce que nous n'avons pas reçu d'ailleurs. Reporter trop d'exigence, trop d'affection sur ce rôle, le charge d'angoisse, et pourrit nos rapports avec les hommes, les enfants.

Une intellectuelle peut se dire que cette destination naturelle à la maternité ne signifie rien, que la référence à la nature a toujours servi à justifier toutes les oppressions (loi de la jungle, inégalité naturelle, etc.), cette rationalisation ne la délivre pas vraiment.

vaise c'est parce que la majorité des individus n'a pas eu jusqu'ici le pouvoir d'en maîtriser les lois et de les établir elle-même ; ce raisonnement ne nous délivre pas pour autant : la définition de notre rôle de femme est ancrée profondément dans notre affectivité, nous est rappelée sans cesse par le regard des autres, par l'habitude sociale qui fait que tout est organisé pour et autour de la famille.

Refuser rationnellement l'état actuel des choses ne nous permet pas d'y échapper pour autant.

Une partie des femmes, celles qui travaillent, les intellectuelles, les jeunes, les « privilégiées », quand elles disent ne pas vouloir d'enfants, c'est qu'elles voudraient d'abord et aussi autre chose, qu'elles ne peuvent actuellement concilier avec la maternité.

Et la plupart des femmes veulent des enfants, tout en souffrant de vivre leur maternité comme une prison.

Pour les unes comme pour les autres le vrai problème c'est de refuser ce dilemme : affirmation sociale ou maternité.

Quand les femmes ne peuvent pas se penser elles-mêmes, redéfinir leurs

rôles, réinventer leurs besoins, ne peuvent pas se vivre comme individu total et n'ont droit à la vie sexuelle que pour produire, réduire la libération de la femme à l'avortement et la contraception libre serait une mystification, un gadget.

Notre société fait de la répression sexuelle un excellent outil pour mon maintien et sa survie.

Cette répression s'exerce dès l'enfance, brisant nos énergies créatrices, nous apprenant la crainte de l'autorité, engendrant l'angoisse, la honte, le respect de la hiérarchie.

La répression sexuelle qui a culpabilisé les hommes, pèse en fait doublement sur les femmes. Les hommes ont associé l'acte sexuel et le plaisir au besoin de domination (« prendre, posséder consommer »). Dans cette conjoncture, il reste à la femme le plaisir masochiste ou pas de plaisir du tout. Plus personne ne dira de nos jours que la maternité est la seule justification de l'acte sexuel. Mais on a hérité de cette mentalité.

L'amour sans plaisir, la crainte devant la contraception, l'amour qui ne peut être accepté sans risque. La fem-

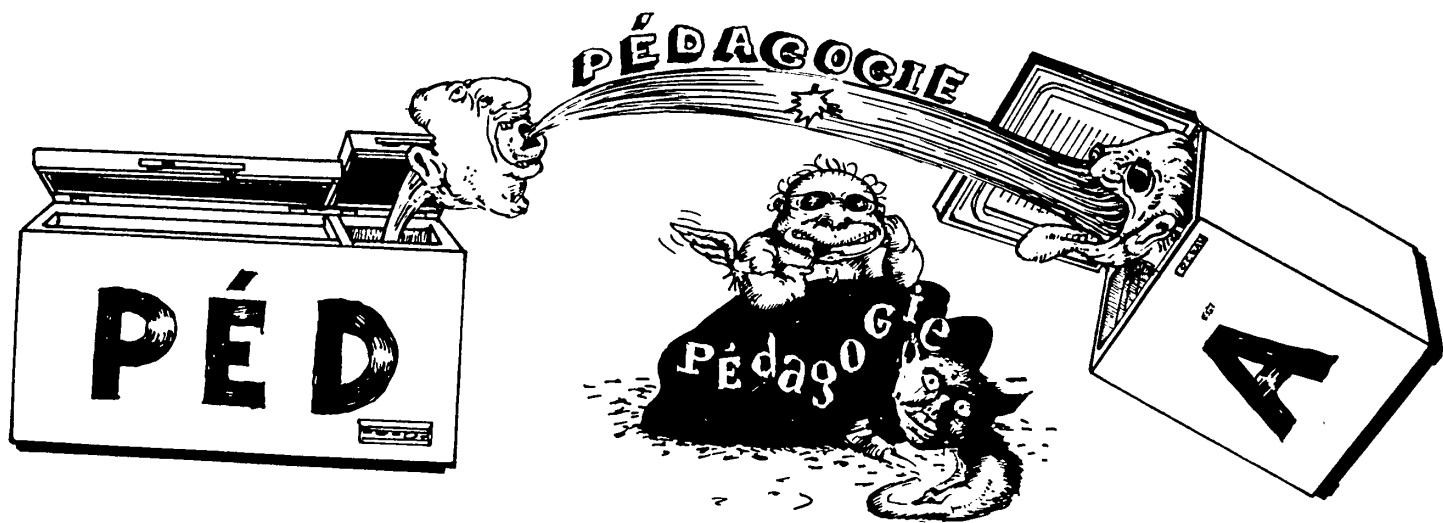
me est le bouc émissaire de la culpabilité masculine, et de plus elle a intériorisé ce rôle. Elle se pense par l'homme.

On nous a mis dans la tête dès l'enfance la honte de notre sexualité, l'image de la femme-objet, si dévalorisante, la prolonge. Le comportement de nos partenaires la ranime souvent. Alors comment assurer cet aspect de nous-même au grand jour, comment penser sereinement nos corps, nos rapports, nous organiser objectivement, quand tout nous interdit même d'y penser.

Nous voulons, pour nous libérer, démonter ces mécanismes autour de nous et jusque dans nos têtes. Nous voulons nous choisir en dehors des rôles appris, repenser la maternité, redécouvrir notre sexualité comme une terre à explorer librement.

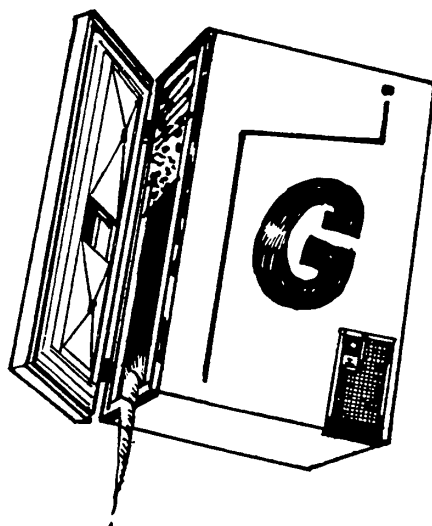
Pour cela nous exigeons de briser la clandestinité, les mythes qui obscurcissent tout, la réalité sordide de l'avortement, le danger actuel, le chantage au fric.

Une femme décidée à avorter l'a toujours fait, quitte à en crever. Maintenant l'avortement se fera quand nous, femmes, l'auront décidé.



PEDAGOGIE, COMMUNAUTE, PRENATAL, THEOLOGIE, MATERIALISME, INDIVIDUALISME, JE MELANGE TOUT.

La pédagogie, nous sommes bien d'accord, est une foutaise, ne vaut pas cinq minutes de discussion, les mille et une façon d'embrocher les gosses, l'art de faire apprendre ce qui ne plaît pas et d'empêcher d'apprendre ce qui plaît, la programmation, l'étalage, la présentation de vitrines, ce que vous trouvez chez les meilleurs libraires de votre ville. C'est toujours dans l'enceinte de l'école, entre un « maître » et un « élève » que ça se passe et jamais entre comment vous dire un adulte, un homme quoi et un bon dieu de gosse ou entre les gosses eux-mêmes ou entre les gosses et le monde. Ça ne sort jamais du cadre de ces rapports scolaires, lourdement institués, réifiés je dirais pour ceux qui ont du vocabulaire à perdre et obligatoirement faux. Quand un fonctionnaire de l'Education Nationale, le jour de la rentrée, pénètre dans une classe, la mise en scène est déjà faite et les rôles sont distribués. La Recherche Pédagogique — à laquelle le pouvoir n'a même pas le courage de donner libre cours (voir la récente affaire Hurst) — n'a objectivement qu'une fonction : sauver l'école, conserver l'institution. Recherche ? En réalité, tout a déjà été trouvé depuis le commencement de ce siècle, avec tous les réformateurs qu'il y a eu et qui se sont faits mal voir, Montessori, Ferrière, Decroly, Freinet, etc. Mais il y a encore des petits malins qui réclament une organisation de la Recherche Pédagogique aussi grosse que celle du C.N.R.S. On dépense bien des sommes considérables pour découvrir de nouvelles particules ou construire de nouvelles machines et nous qui nous occupons des gosses, qui sont autrement plus complexes qu'un bout de matière, nous, on nous néglige, on ramasse juste quelques miettes, ce n'est pas normal, ça. Alors que notre avenir est en jeu ! Ah ! les sciences humaines sont bien sous-développées ! Rien d'étonnant si nous vivons une crise de civilisation. L'homme ne suit plus, vous comprenez. Qui dit Recherche dit Chercheurs, et Chercheurs Scientifiques s'il vous plaît, avec tout le prestige qui s'attache à ce titre, sans compter un coquet salaire. La religion, invention et justification des prêtres. Plus c'est compliqué et obscur, plus la spécialité du prêtre est assurée. La Recherche Pédagogique, invention et justification du fonctionnaire en mal de pouvoir, voulant faire descendre sur sa personne le sacré de la Science. La pédagogie en général est à l'école ce que la théologie est à l'Eglise. Si vous êtes athée, comme je l'espère, vous ne mettez pas les pieds à l'église et vous n'en avez rien à foutre de leur théologie. De même pour l'école et la pédagogie.



On était là, Bouvard et Pécuchet dans ce vilain parc avec ses allées de terre bosselée et son bassin cimenté avec un peu d'eau noirâtre pleine de saletés. C'était juste à côté du Centre Cul où le M.D.P.L. avait son Exposition sur la Course aux Armements. On s'était échappé un moment pour rejoindre nos femmes et nos gosses et on se retrouvait tout con, tout ballant au bord du bassin, deux couples gênés (sourires, comparaisons sur les deux moutards et banalités d'usage), tout à fait bourgeois avec leurs gosses endimanchés, babillant, courant, tout mignons. Tout à fait l'air respectable avions, l'air jeune cadre, qu'est-ce que vous croyez, y a pas que hippies et cheveux longs dans les mouvements pour la Paix et les mouvements écologiques. Y a aussi des gens biens, papas de famille, compte courant et assurance-vie. Nos gosses, sous notre surveillance, pendant que nous causions d'eux (et de quoi d'autre aurions-nous pu causer ?) lançaient des cailloux, se couraient après, tournaient autour des flaques boueuses « car il avait plu le matin » (Chateaubriand) et naturellement, ça ne pouvait pas manquer, nous exclamâmes-nous en chœur, l'un y trempa ses pieds et l'autre voulut le suivre. Nous nous précipitâmes, nous les hommes, c'était à nous de les rattraper, de les sortir de là et de les gronder, envoyés par les femmes (M.L.F. vaincra) qui, sur leurs bancs, continuaient à deviser, poussant maintenant des cris et animant toute la scène, que ça fasse bien théâtre, petit drame charmant de la vie quotidienne. « Non, Fabrice, non, Angélique, tu ne peux plus, tu vas te salir, regarde tes souliers et tes pantalons, ils sont propres maintenant. Allons, viens, tu ne vas plus là-dedans, hein ! » C'était con.

— Ah ! on n'est pas à Summerhill, soupira Bouvard.
— Eh ! non, entonna Pécuchet, mais qu'est-ce qui nous empêche d'en créer un, je m'entends, pas un Summerhill à la Neill, qui reste une expérience unique, nous n'en avons pas les moyens ni peut-être le talent psychologique nécessaire. Mais regarde comme nous sommes emmerdés par nos gosses, ils nous bouffent notre temps, chacun de nous, enfin il s'agit surtout de vous, mesdames, s'occupe à longueur de journée d'un seul gosse, c'est aussi con que la voiture individuelle qui roule une ou deux fois par semaine ou que la télé individuelle...

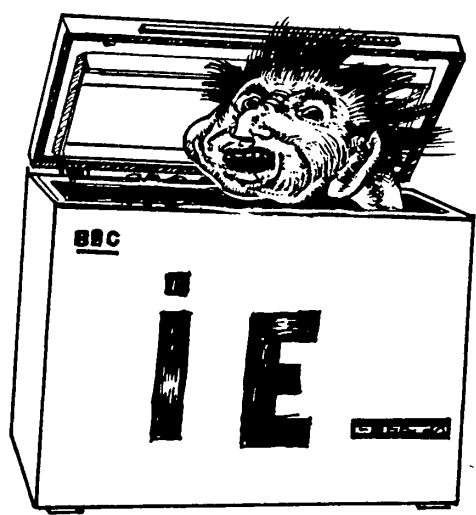
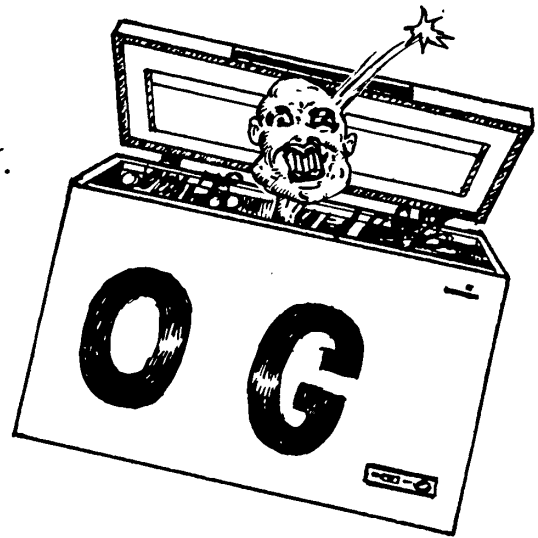
— Ça va loin ce que tu dis là, ne put s'empêcher de faire remarquer Bouvard.
— Non, écoute, on a à peu près les mêmes idées, nous, on est gens du même bord, haha (ici Pécuchet se flanqua une grosse tape sur la cuisse), alors, si on habitait le même quartier, supposons, pourquoi qu'on ne s'organiserait pas pour élever ensemble nos gosses. En étant plus nombreux, on pourrait acheter ou louer un local, ouvrir une crèche pour les petits, une sorte de communauté enfantine pour les plus grands, qui remplacerait avantageusement l'école d'Etat. On donnerait aux gosses toutes les possibilités de créer, de s'exercer, de s'exprimer, de s'approprier par la pensée et par les mains ce qui les intéresse. Pas besoin d'être grand clerc pour cela, d'avoir reçu une formation pédagogique, quelle blague. Celui parmi nous qui sait dessiner participerait aux séances de dessin. Celui parmi nous qui sait bricoler un poste de radio montrerait comment fonctionne un poste de radio. Celui qui connaît les plantes aiderait à constituer des herbiers, etc. Et de cette façon chacun d'entre nous, adulte, bénéficierait encore des connaissances et talents de tous les autres. Vaste réseau d'échanges, de communications horizontales. Correspondance avec d'autres groupes. Communauté et communication, tiens, un beau sujet de dissertation. Ce que j'appelle la communauté enfantine constituerait le point de départ ou la base d'une communauté plus étendue comprenant les parents. Une communauté durable ne peut reposer sur le seul désir de communauté, de communion ou le seul désir abstrait de rompre avec la société établie et ses institutions. L'affectivité fait un lien trop fragile. Pas de communauté sans une base ou infrastructure soit pédagogique — de la crèche à l'Université sauvage — soit économique : activité artisanale, construction ou réfection de maisons, mise au point et application de nouvelles techniques douces, travail de la terre, gestion d'un domaine agricole ou plus modestement jardinage, biologique ça va de soi. Soit encore, troisième cas qu'on peut distinguer, une base politique ou culturelle : publication d'un canard, propagande, actions subversives, théâtre, spectacle. Qu'importe la dénomination. L'essentiel est qu'on produise quelque chose ensemble, qu'il y ait un objectif commun. Etre en communauté n'implique pas forcément COHABITATION, ne signifie pas être unis pour la vie, fraternels jusqu'à la mort. Personne ne doit « appartenir » à « une » communauté, personne ne doit abandonner ainsi sa liberté et se placer sous dépendance. L'individualisme est la première des vertus. Il n'y a de communauté viable que si les individus ou les couples qui la composent sont des êtres déjà autonomes, gardant leur quant à soi et situés au point de jonction de plusieurs ensembles. Personnellement je n'ai aucune envie de tout partager et de voir tous les jours les mêmes gueules.
— Tu causes trop, fit Bouvard.

CROYEZ-MOI il y a beaucoup de valeurs à réviser ! Il faut rendre cette vie plus humaine

... A des performances MAXIMALES ? Pourquoi rendre nos enfants malheureux ?

LAISSONS LES VIVRE, faire ce qu'ils ont envie de faire, même si ça n'est pas prestigieux.

La Qualité de la vie n'a même plus besoin d'être longuement définie : tout le monde c'est ce que c'est.



La pédagogie est une foutaise, un bluff, c'est entendu, inutile de se pencher sur son histoire, mais du matérialisme pédagogique de Freinet, je retiens quand même quelque chose. La pédagogie qui avançait sur la tête, Freinet l'a remise sur ses pieds. Le développement de nouvelles forces techniques de communication ou de production culturelle bouleverse les rapports scolaires d'éducation, poussant à détruire tout ce qui ressemble de près ou de loin à l'Ecole, appareil de l'Etat. Pour que les gosses se mettent à apprendre, à chercher, à expérimenter, il suffit d'un milieu aidant. Par exemple, pour qu'ils apprennent à écrire, à s'exprimer et à communiquer par l'écriture, il suffit, si leur désir est libéré, s'ils n'ont pas été au préalable intimidés et dégoûtés, qu'ils disposent d'un matériel d'imprimerie et qu'ils soient en correspondance avec d'autres groupes. Officiellement, ça s'appelle « correspondance scolaire », « journal scolaire » et ça commence à se faire dans certaines classes mais ça se ferait encore mieux en dehors de l'Ecole-obligatoire-pour-tous. Il faut maintenant créer partout et de ses propres mains de nouveaux lieux d'éducation. Des lieux, des espaces naturels (ce que Freinet appelle des « réserves d'enfants », voir « Courpatier » n° 4), des jardins, des locaux, des ateliers ouverts à tous, selon les besoins, où l'on se rend librement et qui seraient gérés par des communautés (adultes et enfants). Allons, sans plus nous embarrasser de pédagogie, occupons des terrains, rassemblons du matériel et mettons-nous au boulot.

Les notes en marges, écrites au stylo, sont de Sicco Mansholt. (« Nouvel Observateur » du 12 juin 1972).

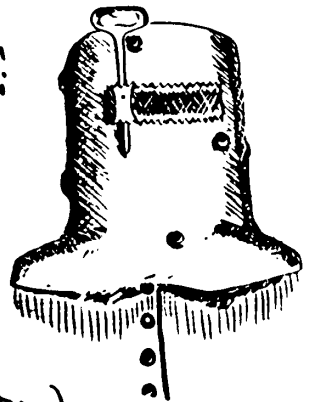
La prochaine fois, SORG Li tu fais un montage fais le en noir et blanc, sans ça on peut pas le passer. J.-P.- SORG. Les collages sont de PRÉNATAL. Catalogue Printemps-Eté 1972.

(vivement que j'en finisse avec ce journal parce que je suis très fatigué)



On était un groupe malade, gentils rouages de sociétés prospères, qui fabriquaient du froid, du paté, des pancartes à la gloire d'"ESCALE" (Boum sur les prix, Daf sur les soldes!) ou, comme Ann: Marie Tripoteuse de névroses, Kapo de "gatenes", antichambre de la mort. Brr!! Dispensatrice de neuroleptiques, Besogneur pilier de la psychiatrie Medico-Pompidouienne... Ou, comme ma pomme, éternel étudiant adepte impuissant du classique Cabotage universitaire: Science Po -> Histoire -> Droit et <- retour.

Robert, c'est les contours!



ça pourrait être un début prometteur pour un film d'honneur, un horrible film d'honneur qui se serait terminé à soixante ans dans les affres d'une retraite vampirique (Dans le meilleur des cas, grâce aux coups de bouton de la G.G.T.).

On aurait fini par l'avoir notre petite maison de briques rouges, notre petite auto et notre petit infarctus au bout du chemin. (infarctus: Général Romain du II^e Siècle, qui se décida, mais un peu tard à franchir le Rubicon) c'est pas chrétien ou alors, il fallait un cerceau d'acier avec traîne et grêches au sermaine).

d'avoir inventé un cheminement pareil nous donner une toute petite cervelle ou une clef dans le dos. ("Cerceau d'acier" Seize 35 à 20H pendant toute la



Gloire au travailleur besogneux vie - comme un fou au bon métier seigneur !!! l'huile lubrifiante de cette belle les sables mouvants de ce piège à Cous Cou.

Qui consacra sa qui on lui a en - Nous ne serons pas mécaniques, mais (on a trouvé ça, tout

Alain fait des pancartes

FINI le paté, le froid, les Stalags, les soldes, et la Fac. On se fait plaisir, on existe, et on survit. On fait du Cihema.



Jacques fait du froid...

De laborieuses négociations avec une institution locale un peu sourde, un peu distraite, mais attentive à la détresse humaine (?) Nous a permis de récupérer des locaux croulants, qui un doigt d'imagination nous a permis de transformer en CINÉMA.

Michel a fait des pains



Vieux profecteurs, d'une salle 35 m². Sur le déclin, Vieux fauteuils échangés contre une pièce de tissu et de la Venotin, du papier peint, de la peinture, et du Tapisom. C'est Signé par aucun décorateur en us, paraît que c'est même chaleureux. L'originalité du Truc c'est la programmation (en fonction de la Qualité) et surtout ce qui commence à se passer autour. L'agitation malsaine dans l'atelier de serigraphie (60% de tout ce qui est tiré à Aix en serigraphie passe par nous) les tracts hebdomadaires sortis à l'imprimerie (typo), les profets de tournage d'"Actualités locales" sur des problèmes précis.

Avantages énormes sur une maison des fumes, l'indépendance totale, pas de Conseil de Maison, ni de surveillance paternaliste. Un inconvénient; la nécessité absolue d'équilibrer son budget. L'expérience est en cours: le "Seize 35" va se doubler à la rentrée d'une seconde salle dans une rue voisine "ARSENAL" littéralement: "endroit où l'on vient se procurer des munitions" (Larousse).



Au sein d'une société qui se meurt, des milliers de germes nouveaux naissent chaque jour. Lassés d'une vie absurde, hommes et groupes recherchent les voies d'une vie nouvelle, plus riche, plus belle.

Mais, isolés les uns des autres, nous nous faisons étouffer, réprimer, voire abattre par les forces répressives, dernières garantes d'un cadavre social.

Quant à se regrouper, chacun d'entre nous hésite à le faire de crainte de se soumettre à une organisation centralisée hiérarchisée, bureaucratique, reflet fidèle de la société qu'elle prétend abattre.

C'est pour cela que nous avons créé INTER-ACTION: centre d'informations, de documentation, de liaisons entre ceux qui aspirent à une vie différente, organisme dont la SEULE finalité est de relier les hommes et les groupes entre eux.

Nous nous adressons à ceux qui ont des idées, ceux qui ont des projets et ceux qui ont commencé à les réaliser... ceux qui voudraient les rejoindre et ceux qui voudraient les accueillir... ceux qui éprouvent le besoin d'agir et ceux qui ressentent simplement le désir d'entrer en contact et de se parler...

Nous mettons INTER-ACTION à leur service:

- Présentation, par eux-mêmes, des groupes, des mouvements, des communautés.
- Annuaire de la presse parallèle, avec présentation des publications par ceux qui les réalisent.

- Annonces des réunions, actions et manifestations.
- Diffusion de toutes les idées visant à créer une société différente.
- Diffusion des projets entrepris par tel ou tel groupe
- Diffusion des réalisations existantes dans des secteurs parallèles.

Bref, faire connaître et entrer en relation tout ce qui bouge, tous ceux qui veulent vivre différemment, tous ceux qui commencent à vivre.

ECRIVEZ-NOUS, CONTACTEZ-NOUS, ENVOYEZ-NOUS VOS IDEES, VOS PROJETS, VOS REALISATIONS.

Car c'est par nos communications, nos échanges, nos actions que la création COLLECTIVE d'une société différente deviendra possible.

INTER-ACTION BP 8
21210 SAULIEU

EDITO
AZEEZ
LONG
POUR
UNE FOIS. FIN

• Bon, vous braquez pas sur la boîte de petits pois c'était juste une image

• Et puis il y a les petites têtes du journal et les grosses qui le lisent, qui vont envoyer des textes, proposer nous faire part de leurs trouvailles; proposer des actions, des solutions que l'on voudrait applicables,

(2) au point d'un paysan pour concevoir le journal, on peut étendre l'exemple, à la campagne - mais qui lui sont imposées, dans la pratique, sur le terrain - comment expérimenter avec lui et comment ces nouvelles vies dans ce qui elles engendrent, débouchant sur une exigence REVOLUTIONNAIRE.

"immédiates", bien concrètes, les 2 pieds dans le réel d'aujourd'hui, toujours à repenser. (PAR exemple comment détruire un paysan du suicide PRO-PECHNEY, lui montre qu'il existe d'autres vies que celles qui lui sont imposées, DANS la pratique, sur le terrain - comment expérimenter avec lui et comment ces nouvelles vies dans ce qui elles engendrent, débouchant sur une exigence REVOLUTIONNAIRE). Ouais! les 2 pieds dans le réel d'aujourd'hui. On en a rien à foutre du "GRAND SOIR" s'il est pour les générations futures (même pas certain qu'elles voient jamais le jour.)

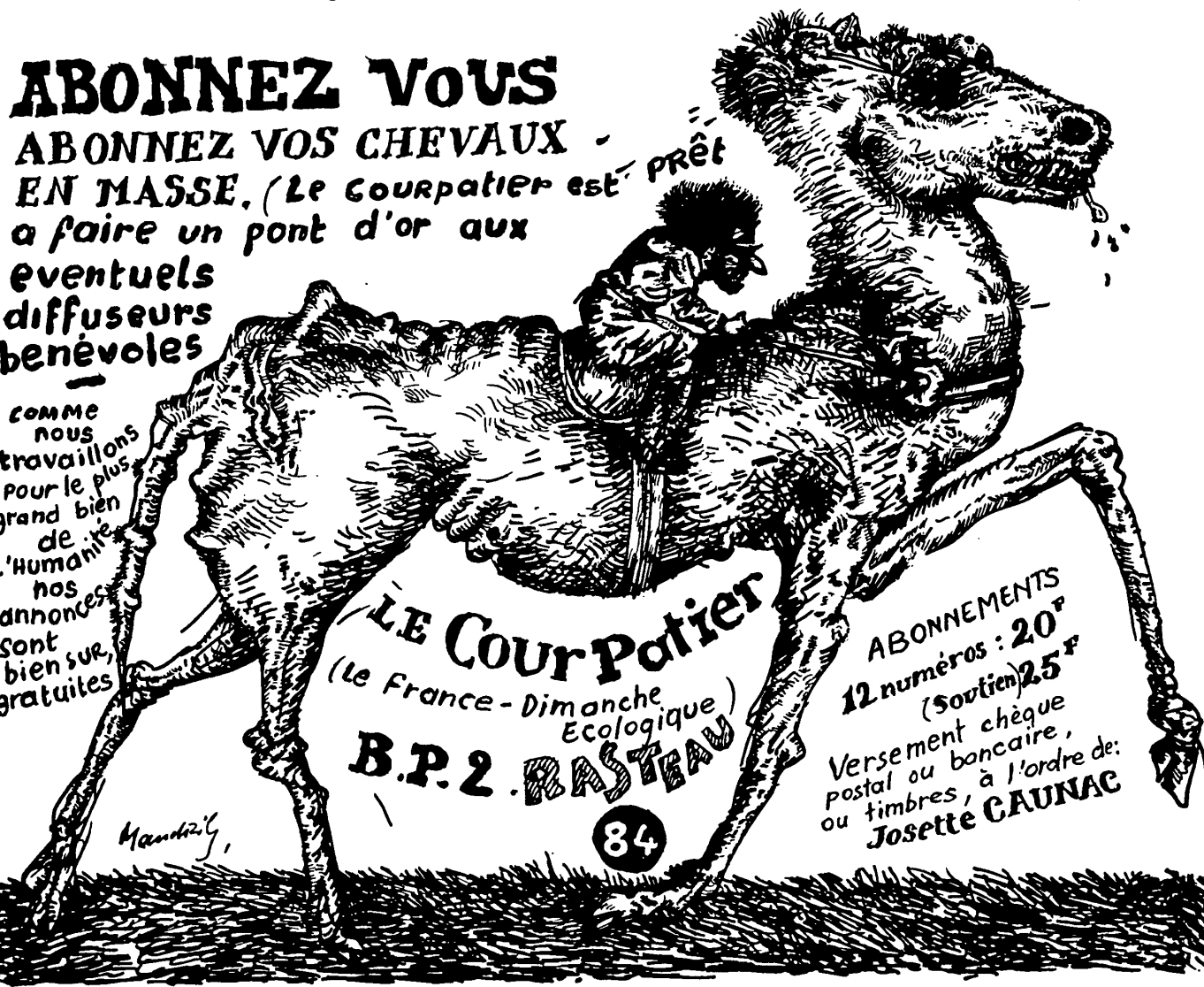
• Si on passe à 24 pages et 2F (28 dans ce numéro, mais c'est une erreur) et si on tend à devenir une publication "régulière" (devenir MENSUEL) avec les NAPP au cul, c'est pas seulement pour se jeter dans les bras du grand capital, ou se payer des vacances en grèce, mais pour devenir un outil (le COURPATIER, parti de rien, devient dans la décade 70-80, un admirable outil au service des masses)

un outil, ou si vous préférez, un machin, ou tout le monde peut déposer sa crotte imparfaite. (Pour la RENTRÉE une courte série bi-mensuelle (2-3 numéros) devrait préparer le mensuel.) Et si j'allais avoir un peu plus?



ABONNEZ VOUS
ABONNEZ VOS CHEVAUX
EN MASSE. (Le COURPATIER est prêt à faire un pont d'or aux eventuels diffuseurs bénévoles)

COMME nous travaillons pour le plus grand bien de l'humanité, nos annonces sont bien sur, gratuites



ABONNEMENTS
12 numéros : 20F
(Sorties) 25F
 Versement chèque postal ou bancaire, ou timbres, à l'ordre de: **Josette GAUNAC**

Mandry,